

LE

RIO DE LA PLATA.

BUENOS-AYRES, MONTEVIDEO.

AVEC PORTRAIT DU COLONEL THIÉBAUT, DE LA LÉGION FRANÇAISE,

PAR

ADOLPHE DELACOUR,
Ancien rédacteur du *Patriote français* de Montevideo.

Extrait de la Revue Indépendante.

Prix : 2 francs.

PARIS,
ITEUR, RUE RICHELIEU, 63.

—

1845



LE

RIO DE LA PLATA.

BUENOS-AYRES, MONTEVIDEO.

TYPOGRAPHIE SCHNEIDER ET LANGRAND,
rue d'Erfurth, 1, près l'Abbaye.

LE

RIO DE LA PLATA.

BUENOS-AYRES, MONTEVIDEO.

PAR

ADOLPHE DELACOUR,

AVEC PORTRAIT DU COLONEL THIÉBAUT, DE LA LÉGION FRANÇAISE.

Extrait de la Revue Indépendante.

Prix : 2 francs.

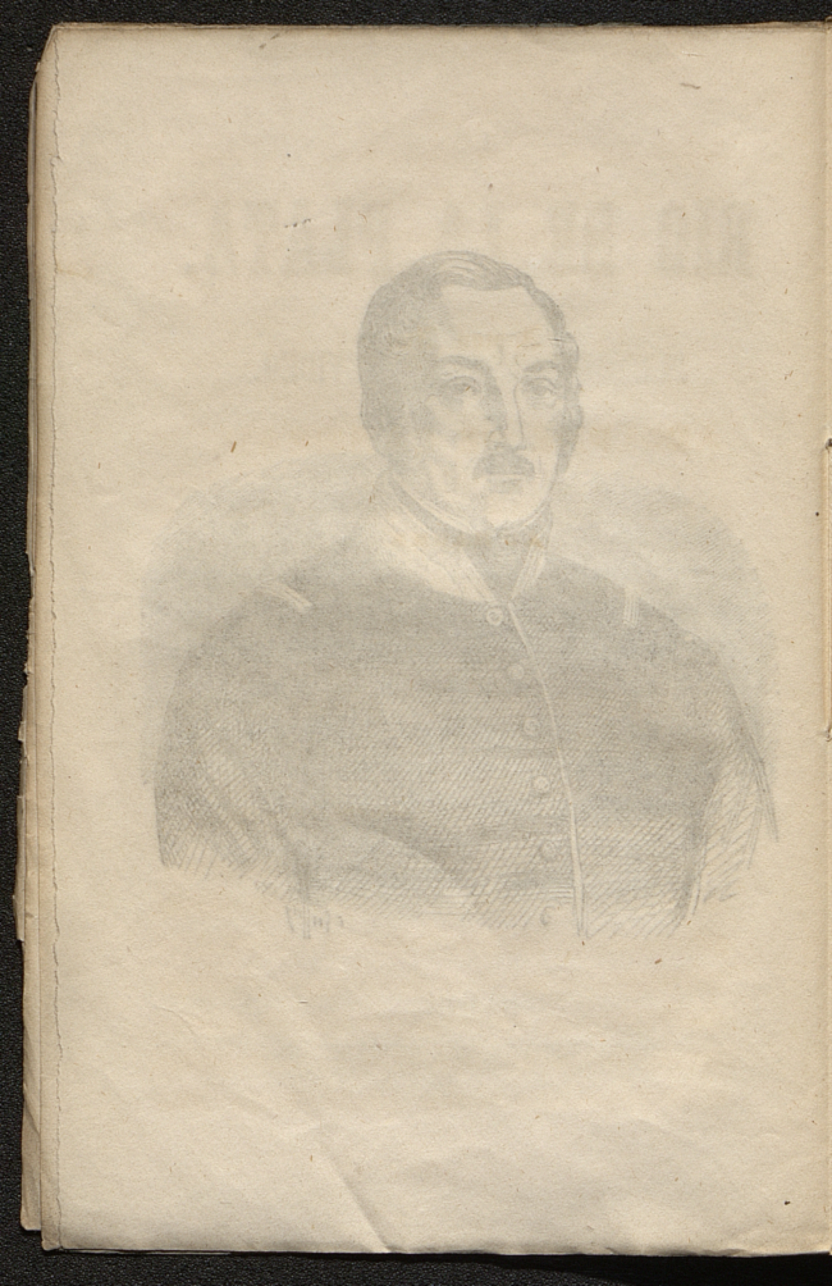


PARIS,

HEOIS, ÉDITEUR, RUE RICHELIEU, 63.

1845.





A mon Ami

ADOLPHE DE LANNEAU,

AU HAVRE.

ADOLPHE DELACOUR.

LE

RIO DE LA PLATA.

Le Rio de la Plata. — Les Gauchos.

Le Rio de la Plata (rivière d'argent), ce frère géant du Marañon, ou rivière des Amazones, est formé par la réunion de deux courants d'eau puissants, l'Uruguay et le Parana. Le Parana prend sa source à Minas-Geraes, dans le Brésil, dont il traverse la partie sud-ouest ; reçoit, à droite, le Paraguay, grossi du Pilcomayo et du Rio Vermejo, à gauche, le Rio Salado ; traverse de vastes plaines, s'unit avec l'Uruguay, au-dessous de l'île de Martin-Garcia, prend alors le nom de Rio de la Plata, et se jette dans l'océan Atlantique par une

embouchure de quarante lieues de large, entre les caps San-Antonio et Santa-Maria.

En 1515, le navigateur Juan Diaz de Solis entra dans le Rio de la Plata, découvrit les plaines où sont situés aujourd'hui Buenos-Ayres et Montevideo, et l'Espagne réunit ce pays au Pérou, placé déjà sous sa domination. De 1530 à 1552, pour mettre à profit les pâturages de cette colonie nouvelle, l'Espagne y transporta des chevaux et des bœufs. Ces animaux se multiplièrent avec une telle rapidité, que, en 1794, il fut exporté un million de cuirs.

Les Espagnols rencontrèrent dans ces vastes plaines les Guaranis, les Omaguas, les Puelches-Pampas, les Mocobis, les Guanas, les Charruas, les Guaycurus, les Lenguas, les Abipones, etc., races primitives qui n'existent plus guère distinctes ni sans mélange. Toutefois le caractère des Indiens qui habitent le Chaco et les pampas a emprunté quelque trait caractéristique à chacune de ces familles, dont le type principal est profondément empreint dans le pnys. Le Gaucho s'avoue leur descendant ; il aime mieux cela que se dire

Espagnol, bien que son origine soit double. Les *Tapes*, ces fidèles soutiens de don Fructuoso Rivera, général en chef de l'armée de la république orientale de l'Uruguay, sont de la race des Guaranis.

L'immense plateau du Rio de la Plata est circonscrit par les Andes ou Cordilleras, les montagnes du Brésil, l'océan Atlantique, et le détroit de Magellan. Il embrasse de nos jours la partie sud-ouest du Brésil, le Paraguay, le pays des Chiquitos, le Chaco, la confédération Argentine, la république orientale de l'Uruguay et la Patagonie. Les fameuses missions des jésuites espagnols s'étendaient sur une partie du territoire de la confédération Argentine, la province de Corrientes.

La confédération Argentine et la république orientale de l'Uruguay entrent seules dans notre cadre. Nous ne dirons que deux mots seulement de leur passé. Elles attendront encore longtemps un historien impartial, exactement renseigné, et par conséquent digne de foi. En 1635, une ville fut fondée par les Espagnols sur la grève du Rio de la Plata, à soixante et dix lieues de son embouchure ; elle reçut le nom

1re fondation par Mendoza en 1536
2e d° " Juan Garay en 1580

Montevideo n'a que 126 ans d'existence

de Buenos-Ayres. A peu près vers la même époque, à vingt-cinq lieues de l'embouchure du Rio de la Plata, quelques groupes de cabanes, au fond d'une baie circulaire, prenaient le nom de San-Felipe ou Montevideo. En 1778, l'Espagne établit aux dépens du Pérou une vice-royauté à Buenos-Ayres, sur la rive occidentale du Rio de la Plata, tandis que, sur la rive opposée, dans la *Banda oriental*, un chef du nom d'Artigas, énergique et ambitieux, combattait avec audace la domination espagnole, attaquait Buenos-Ayres, envahissait l'Entre-Rios, soulevait Santa-Fé, armait les Indiens du grand Chaco et désolait le Paraguay. En 1806, un soulèvement éclata à Buenss-Ayres, et, le 25 mai 1810, la province proclama son indépendance, conquise contre l'Espagne. En 1816, la Banda oriental, le haut Pérou, le Paraguay et la province argentine, se confédérèrent sous le nom de *Provinces unies du Rio de la Plata*. Plus tard la Banda oriental fut envahie par les Portugais, et réunie au Brésil sous le nom de *Provincia cisplatina*. En 1828 enfin, le 27 août, à la suite d'une lutte sérieuse entre la confédération Argentine et le Brésil, et

après la bataille d'*Ituzaingo*, un traité fut conclu entre les deux puissances belligérantes, traité qui reconnut et consacra l'indépendance de la Banda oriental sous le nom de *République orientale de l'Uruguay.*

Cette république et la confédération Argentine sont peuplées de *Gauchos*, sauf les principales villes, Buenos-Ayres et Montevideo, où les Espagnols ont laissé de leur sang. Il y a bien aussi des tribus assez nombreuses de *Charruas*, de *Guaycurus*, de *Chinos*, etc. Mais l'homme du pays, c'est le Gaucho.

Le Gaucho a conservé dans son caractère l'energie indépendante et sauvage de la race guarani, et l'orgueil de bon ton, la noble désinvolture, les belles et grandes manières du *caballero* espagnol. Ses instincts le portent irrésistiblement vers les courses aventureuses, la vie nomade et sans entraves; il faut à son âme récalcitrante et fière les promenades sans fin dans les vastes champs de maïs, le galop rapide du cheval indompté, les haltes á loisir dans les lieux de son choix, et les vagues beuglements des troupeaux vagabonds qui lui rappellent sa liberté. Ennemi de tout joug,

dédaigneux de la propriété, qu'il considère comme un embarras, amoureux de quelques bagatelles brillantes qu'il se procure avec délices et perd sans regrets, tuteur hardi de sa famille, qu'il élève durement comme lui-même, défiant parce qu'il a souvent été trompé, astucieux par instinct et par circonspection, il respecte l'étranger qu'il n'aime pas, sert l'habitant des villes sans l'estimer, et n'a jamais compris qu'on fût venu, dans ses terres natales, exploiter des troupeaux devenus les siens, et auxquels il ne demandait que la vie de chaque jour, sans souci du lendemain ni de la veille.

Depuis qu'il s'est formé à Buenos-Ayres et à Montevideo une classe de citadins qui *possèdent*, le Gaucho, qui s'est vaillamment battu pour délivrer son pays du joug de l'Espagne, s'est reposé après la victoire, n'a point demandé de récompense, et s'est résigné modestement au rôle de conservateur de la propriété d'autrui, pourvu qu'on n'oublie point qu'il est libre et que ses services sont spontanés. Grand, svelte, et nerveux; le visage hâlé par le grand air et le soleil; laissant flot-

ter aux quatre vents du ciel sa longue chevelure noire, et croître librement ses moustaches et sa barbe, dont l'aile du corbeau envierait les nuances bleuâtres ; doué d'une tête puissante, d'un front haut et large, qu'embellit singulièrement le regard profond de ses yeux noirs et fixes ; le Gaucho ombrage sa tête d'un chapeau de paille pointu, orné de rubans selon sa fantaisie ; se serre la taille dans une veste écarlate, qu'une ceinture, où pend un couteau, lui joint au corps ; revêt ses jambes musculeuses d'un vaste pantalon frangé de laine blanche ; abrite ses pieds sous le cuir souple et fin de bottes de *potro* (poulain) grises qui laissent à découvert ses doigts nus, et jette avec abandon sur ses épaules un vaste *poncho* bigarré, qui, fendu au centre, retombe de chaque côté jusqu'à la hauteur des coudes, garantit la poitrine des fraîcheurs du soir, et flotte sur la croupe du cheval. Ainsi vêtu, le bas de la jambe et le dessous du pied cerclés par les quatre attaches de ses éperons d'argent aux vastes molettes ; soudé, pour ainsi parler, par l'orteil et l'index, à ses étriers étroits, composés de deux tiges de métal per-

pendiculaires l'une à l'autre, il vit à cheval, et n'en descend que pour manger, jouer et dormir.

Quand l'ordre est donné de tuer et d'écorcher quelques centaines de bœufs dans l'*estancia* (ferme), le Gaucho se campe solidement sur la selle plate d'un cheval de choix, et pénètre silencieux dans l'enceinte où mugit le bétail. Une longue courroie (*lazo*), terminée par un nœud coulant, est suspendue à sa selle : l'une des extrémités de la courroie est fixée sous l'une des cuisses du cavalier. Il dispose lentement en volutes égales la courroie flottante, lui fait décrire autour de sa tête quelques cercles concentriques, choisit l'animal, et lui lance droit entre les cornes le *lazo*, qui se resserre, grâce à son adresse intelligente. Le cheval, frappé au même instant de deux coups d'éperons vigoureux, bondit et s'élance, docile à la main qui le guide. Le bœuf, surpris et captif, veut lutter d'abord contre cet élan qui l'attire hors de l'enceinte ; puis son obstination se change en furie, et il se précipite avec rage, les cornes menaçantes et le regard en feu, sur le Gaucho, qui s'arrête et

l'attend avec calme. Dès que le bœuf a franchi la porte de l'enceinte, et que, terrible, il s'approche du cavalier immobile, celui-ci lance dans une direction nouvelle son cheval intelligent ; le bœuf suit avec une colère aveugle sa direction première, et la secousse, au point d'intersection des deux lignes, le jette sur le flanc comme une lourde masse ; avant qu'il soit relevé, les *carniceros* (bouchers) lui ont coupé les jarrets, et un coup de couteau appliqué derrière la nuque le laisse inanimé sur le terrain sanglant.

Les *mataderos* (abattoirs) sont souvent animés par ces scènes étranges, par les sauvages clameurs des taureaux qui succombent, la course à perte d'haleine des chevaux qui entraînent les victimes, les joyeuses plaisanteries des *desolladores* qui écorchent la bête palpitante, et les sons bizarres que tire de sa guitare monotone la *china*, compagne du Gaucho, nonchalamment couchée au soleil, avec ses enfants demi-nus. Quelquefois le *lazo* cède à de violentes secousses, ou s'engage dans la jambe du cavalier, que les efforts de l'animal entraîné brisent trop souvent. Dans le pre-

mier cas, le taureau délivré bondit par la plaine, et s'échappe vaguement, comme incertain de sa liberté. C'est alors que le *Gaucho* saisit ses *bolas* (balles de plomb), attachées, chacune séparément, à l'extrémité de trois lanières de cuir, réunies à l'autre extrémité en un seul faisceau; il prend l'une des *bolas* dans sa main droite, et fait tourner les autres autour de sa tête avec une rapidité croissante, jusqu'à ce que son cheval soit très-près du taureau fugitif. Tout à coup la main du cavalier abandonne les *bolas*, qui volent dans les jambes de l'animal, l'arrêtent dans sa course, s'entrelacent et le font tomber. Le *lazo*, les *bolas* et le couteau, telles sont les armes principales du *Gaucho* : n'oublions pas la lance, en temps de guerre. C'est ainsi qu'il poursuit et atteint, dans les pampas, l'autruche magellanique, le *nandu*. Il combat le jaguar, le cuguar, le couteau à la main droite, et le bras gauche enveloppé dans le *poncho*, pour amortir les morsures de ses terribles adversaires. A la guerre, ce sont encore les *bolas* qui arrêtent l'ennemi en fuite : c'est le *lazo* qui le fait prisonnier : c'est quelquefois le couteau qui le punit.

Quand il a faim, le Gaucho allume un feu réjouissant de plantes épineuses, coupe un morceau de viande au premier bœuf venu, au *matadero*, l'embroche avec un bâton qu'il plante au milieu du feu, et, lorsque le jus s'échappe à flots de la viande saignante, saisit d'une main le morceau entier, qu'il approche de sa bouche, et mord à belles dents, tandis que la main droite sépare, par-dessous, du rôti entier, chaque bouchée avidement saisie. Aux jours de fête, le Gaucho ne manque jamais de manger en famille le rôti des rôtis, la viande des viandes, son chef-d'œuvre culinaire, l'*asado con cuero*, chair du bœuf avec son cuir. Ses grandes réjouissances sont les *carreras*, courses au bord des fleuves, dont le vainqueur reçoit des éperons d'argent ou un magnifique *poncho* en étoffe du pays. Sa grande passion est le jeu ; les cartes sont pour lui une source d'émotions enivrantes, rapides et souvent renouvelées. Assis sur ses talons, son couteau fiché en terre, prêt à punir un partenaire déloyal, il jette avec sang-froid sur l'herbe ce qu'il a de plus précieux, le hasarde

sans trouble, et le perd avec résignation. Son cheval, son *poncho*, ses éperons les plus beaux, il voit tout disparaître sans s'inquiéter du dénûment qui va suivre, et se lève, après la bataille, emportant les harnais de son cheval perdu. Quelques jours de travail ont bientôt mis ordre à sa pauvreté du moment. A l'heure de la *siesta,* le Gaucho gagne paisiblement son *rancho*, cabane couverte d'herbes sèches, dont les murs sont formés avec des pieux enfoncés verticalement les uns à côté des autres, et dont les intervalles sont remplis par un mortier solide. Là, il étend par terre la selle plate de son cheval, y pose sa tête fatiguée, et se couvre le corps et le visage de son *poncho*, pour éviter les piqûres des mosquitos. S'il fait froid ou si la pluie tombe, il demande un abri à l'intérieur du *rancho;* si le ciel bleu sourit à son humeur, il ronfle tranquillement, *sub Jove*, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, comme le César de Bazan du poëte.

Hospitalier et généreux, si un étranger frappe à sa porte, le Gaucho l'accueille avec une simplicité toute cordiale, envoie sa fille

aînée lui présenter, avec la bienvenue, dite en douces paroles, le *mate cimarron* (1); convie son hôte à prendre place sur une tête de bœuf desséchée, seule chaise des ranchos, lui offre les prémices d'un rôti succulent, lui laisse la liberté de choisir l'endroit où le repos lui semblera le meilleur, et le reconduit, le lendemain, à quelque distance de sa demeure, en lui serrant la main, sans lui demander son nom. Que l'étranger reste dans sa maison quelques heures ou un mois, jamais il ne s'apercevra qu'on soit gêné de sa présence, ou qu'on espère son départ. S'il veut payer son séjour, un refus dédaigneux lui apprendra que son offre est un outrage. A l'*estancia*, le Gaucho ne prend de travail qu'à ses heures, donne à sa domesticité un caractère d'indépendance, et ne souffrirait jamais que l'impolitesse du maître méconnût en lui la qualité de *caballero* qu'il revendique, et dont il se rend digne par sa réserve, la noblesse sans

(1) L'yerba maté est la feuille d'une espèce d'ilex du Paraguay; réduite en poudre, arrosée d'eau bouillante et sucrée, elle se prend dans une espèce de petite calebasse du pays, à l'aide d'un tube appelé *bombilla*. — Le maté cimarron est le maté sans sucre.

morgue de son maintien et son attitude toujours calme et polie. Si la fantaisie l'empêche de se livrer sur l'heure à l'occupation que le maître lui demande, il répond nonchalamment qu'il ne peut se mettre à l'œuvre qu'à telle heure et dans telles circonstances ; si le maître manifeste quelque mécontentement, le Gaucho réclame, sans insolence, ce qui lui est dû, enfourche son cheval, et va chercher plus loin une *estancia* dont le maître soit moins exigeant ; il la trouve toujours, parce qu'il est intelligent, bien qu'ami du loisir, et parce que ses habitudes le rendent éminemment propre à faire prospérer le bétail, la principale richesse de ces contrées.

Tel est le Gaucho, qu'il ne faut pas confondre avec de hardis aventuriers, en petit nombre, qui enlèvent insolemment et par ruse la femme qui leur plaît, vivent à l'aventure, et se fient à cette compagne improvisée pour les besoins de chaque jour. Ceux-là pillent et volent, enlèvent les chevaux, les moutons et les bœufs, les poussent en troupes vers les frontières du Brésil, et les vendent, s'ils ne sont point surpris et tués dans leurs scènes de bri-

gandage. Cette classe de parasites terribles diminue et s'éteint chaque jour. Une paix bienfaisante intéresserait les travailleurs à les détruire : ils disparaîtraient complétement.

Dociles aux exemples qu'ils reçoivent, les Gauchos de la république orientale de l'Uruguay ne sont point aussi sanguinaires que ceux de la province de Buenos-Ayres ; ils abhorrent Rosas, qui veut leur imposer son despotisme, et luttent avec courage contre l'invasion argentine, dont chaque pas est marqué par des massacres tolérés ou ordonnés.

C'est le vrai gaucho, l'être effrayant
pour l'homme de la campagne qui
est honnête

I.

Confédération Argentine. — Buenos-Ayres. —Le général Rosas. — Les Provinces.

La confédération Argentine, cette immense portion du sol américain, où huit cent mille individus sont épars sur cent dix-huit mille lieues carrées de terrain, est circonscrite par le haut Pérou ou Bolivie, le Paraguay, la république orientale de l'Uruguay, l'océan Atlantique et le Chili. Trois grands fleuves en arrosent les quatorze provinces, le Rio de la Plata, le Rio Colorado, et le Rio Negro ou Rio del Diamante, qui tous débouchent dans l'océan Atlantique.

L'almanach de Buenos Ayres ne donne que 550 000 habitants

LES PROVINCES ET LEURS CAPITALES SONT :

	Provinces.	Capitales.
1	Entre-Rios.	Bajada.
2	Corrientes.	Corrientes.
3	Santa-Fé.	Santa-Fé.
4	Cordova.	Cordova.
5	Santiago del Estero.	Santiago del Estero.
6	Tucuman.	San Miguel del Tucuman.
7	San-Felipe ou Salta del Tucuman.	San-Felipe ou Salta del Tucuman.
8	Jujuy.	Jujuy.
9	La Rioja.	La Rioja.
10	Catamarca.	Catamarca.
11	San-Juan.	San-Juan de la Frontera.
12	San Luis.	San-Luis de la Punta.
13	Mendoza.	Mendoza.
14	Buenos-Ayres.	Buenos-Ayres.

Les treize premières ont chacune leur gouverneur, leurs mœurs, leurs lois, leurs usages distincts ; elles restent étrangères à la guerre que fait en ce moment le général Rosas à la république orientale de l'Uruguay, sauf Corrientes et Santa-Fé, qui luttent contre lui, et l'Entre-Rios, qui le soutient ; elles ont formé, avec la province de Buenos-Ayres, la confédération Argentine, et chargé le gouverneur de Buenos-Ayres de leurs relations avec l'extérieur.

Les *pampas* s'étendent entre l'océan Atlantique, le Rio Dulce et le Rio Colorado, dans un espace de trois cents lieues de long, sur cent quatre-vingts de large.

La province de Buenos-Ayres, à laquelle sir Woodbine Parish donnait, en 1839, deux cent mille âmes, est la plus grande, la plus riche, la plus peuplée de toutes les provinces argentines.

Buenos-Ayres, capitale, à soixante et dix lieues de l'embouchure du Rio de la Plata, par 34° 35′ 26″ de latitude sud, et 60° 51′ 15″ de longitude ouest, est un port très-fréquenté, bien que peu sûr, et auquel les navires de commerce, une fois entrés dans le fleuve, n'arrivent qu'à travers des dangers sérieux et avec des frais considérables. Une corvette de guerre, allant de Montevideo à Buenos-Ayres, paye 2,000 fr. de pilotage. Les bâtiments dont le tirant d'eau n'excède pas sept à huit pieds peuvent y mouiller en petite rade ; les bâtiments qui tirent plus de dix pieds d'eau mouillent près de l'île de Martin-Garcia, à plus de quatre milles de la ville. De Montevideo à Buenos-Ayres, le fleuve est semé de bancs de

sable, et des pilotes éprouvés sont nécessaires pour éviter les échouements. Le trajet, selon le vent, peut se faire en quinze ou dix-huit heures, ou bien en six ou sept jours. Notre marine militaire, à l'époque du blocus de 1838 à 1840, a fait du Rio de la Plata, de l'Uruguay et du Parana une étude spéciale, et réuni des matériaux assez complets pour composer une hydrographie de ces fleuves importants.

La baie de Buenos-Ayres est bordée de rochers, et ne présente pas de débarcadère. En quittant les navires, il faut encore faire près d'une lieue dans un canot qui s'échoue à une portée de fusil du rivage, et passer dans une *carretilla*, attelée de trois chevaux, qui, au milieu des éclaboussures d'une eau jaunâtre, des jurons énergiques du guide et des lamentations des passagers, dépose enfin sur le rivage la colonie flottante, gémissante et harassée. On a calculé qu'à Buenos-Ayres le transbordement jusqu'à terre des marchandises d'un navire coûte presque autant que le fret d'Europe.

Les *pamperos*, vents violents du sud-ouest, jettent quelquefois à la côte la plupart des na-

vires mouillés dans les deux rades ; les ancres souvent ne tiennent pas contre cette *furia,* qui se manifeste surtout à l'époque des équinoxes.

Le premier aspect de Buenos-Ayres est agréable et pittoresque. La ville s'étend avec régularité sur un plateau gracieux, qui descend à gauche vers les plaines marécageuses du Riachuelo, et s'unit sur la droite à la route de San-Isidro. La Barranca, éminence qu'il faut gravir pour atteindre la ville ; les clochers blancs avec encadrements rouges, dont les flèches aiguës et dentelées déchirent capricieusement le ciel ; le dôme panthéonien de la cathédrale ; l'antique et spacieuse *residencia* des RR. PP. jésuites ; les galeries à jour de la caserne du Retiro ; la coquette casa du ministre brésilien ; les miradores élégants effacés tous par celui de la maison du général Rosas ; les ombus touffus qui mêlent à cet ensemble leur feuillage d'un vert sombre ; sur la droite, les lignes harmonieuses de villas charmantes encadrées dans des quintas en fleurs ; — c'est là, certes, un panorama qui ne manque pas de charme ; mais il promet de loin ce que de près il ne tiendra pas.

Lorsque la *carretilla* s'arrête près des rochers de la grève, on se trouve sur le *muelle* (môle), grande place mal soignée. Quelques arbres isolés paraissent avoir beaucoup de peine à s'y consoler de leur ennui ; ils luttent tristement et vainement contre une sorte de *spleen* végétal. C'est la fameuse *Alameda*, promenade du dimanche pour ceux qui n'ont pas de villas, et c'est incontestablement le plus grand nombre. Montons de là dans la ville, en gravissant la Barranca ; prenons vers la gauche, et entrons sur la grande place entre el Fuerte et la Recoba Vieja. — « El Fuerte est « un assemblage de plusieurs grands bâti- « ments entourés d'une épaisse muraille, do- « minée par un rempart garni de canons, et « protégée par un fossé qu'on traverse sur un « pont-levis. Toutes les administrations, rele- « vant du pouvoir exécutif, s'y trouvent réu- « nies ; mais le gouverneur n'y réside pas. « Cette forteresse, dont l'apparence est assez « respectable, domine la petite rade et le cen- « tre de la ville (1). » — L'intérieur est un

(1) J'extrais ce court passage d'un ouvrage publié, il y a quelques années, au Havre, par M. Arsène Isabelle, qui, à Mon-

mélange confus de constructions sans grâce : c'était le palais des vice-rois. De 1810 à 1835, il fut la résidence des chefs du gouvernement : aujourd'hui il est occupé par les bureaux des ministères ; le gouverneur et même le ministre des affaires étrangères n'y travaillent plus.

La plus remarquable des places publiques de la ville est la place de la Victoria, dont le centre est occupé par un obélisque, élevé en commémoration de l'indépendance argentine, proclamée le 25 mai 1810. Cette place est fermée au sud par une galerie ; à l'ouest par la prison, le Cabildo et l'hôtel de la police ; au nord, la cathédrale, lourde copie de notre Panthéon, élève laborieusement son dôme miroitant de faïence ; à l'est, s'étend la Recoba Vieja.—Un arc de triomphe mauresque, presque analogue, la Recoba Nueva, déploie en face *del Fuerte* une galerie ouverte en arcades et

tevideo, a rempli longtemps avec distinction les fonctions de chancelier du consulat, et celles même de consul intérimaire. Je dois à son obligeance quelques-uns des détails exacts qui font tout le mérite de cet essai, et je me plais à lui témoigner ici toute ma gratitude pour les bienveillantes attentions dont il m'a honoré pendant mon séjour à Montevideo.

garnie de tiendas. — Le joli clocher de San-Francisco élève hardiment, en face du dôme de la cathédrale, sa flèche mauresque découpée à jour et délicatement sculptée. L'église de la Merced est monotone et triste. L'hôpital est sombre, malpropre et encombré ; la chambre des représentants, disgracieuse et mal construite. Le plus convenable des deux théâtres est celui de la Victoria : c'est une sorte d'estaminet, mal décoré, où s'évapore la fumée nuageuse des cigarritos de tabac noir. Un excellent comique, une vive et spirituelle actrice y interprètent avec un *brio* fougueux les *sainctes*, vaudevilles à tiroirs, dont les scènes ne sont que des prétextes pour d'éblouissantes fusées de mots. Un seul acteur tragique, M. Lapuerta, s'y faisait applaudir il y a quelques années ; je l'ai trouvé à Montevideo. Le cimetière, la Recoleta, n'a point de sépultures remarquables. Quelques couvents nourrissent des moines oisifs, mendiants et sales. Les casernes sont misérables, si l'on en excepte celle du Retiro, construite par les ordres du gouverneur Rivadavia, sur l'emplacement d'un cirque qui servait aux courses de taureaux.

Les maisons n'ont que le rez-de-chaussée ou un étage au plus ; elles se terminent en terrasses ou *azoteas*. La ville est un vaste échiquier : les rues, larges et droites, pleines de crevasses et de cailloux au milieu, bordées de trottoirs sur les côtés, courent du nord au sud et de l'est à l'ouest, en se coupant à angles droits ; les rues perpendiculaires au fleuve ne portent qu'un seul nom ; les rues qui lui sont parallèles en ont deux. Chaque carré de maisons s'appelle *manzana;* chacun des côtés du carré s'appelle *cuadra,* et s'étend sur un espace de cent cinquante varas (130 mètres). Les maisons sont spacieuses et vieilles, sans cheminées pour l'hiver, pendant lequel on se sert du brazero espagnol, à moins que les femmes, ce qui arrive souvent, ne se contentent, pour se réchauffer, du châle, et les hommes, de la capa, où ils s'embossent d'un air sombre. Leurs salles immenses, si incommodes pendant la saison des grands vents et des pluies, sont d'une délicieuse fraîcheur pendant les chaleurs de l'été. Je ne connais pas de porte cochère à Buenos-Ayres : les jardins sont rares dans l'intérieur de la ville ; quel-

ques cours seulement contiennent de grands orangers, des vignes, des caisses d'arbustes et de fleurs. Buenos-Ayres est une ville écarlate; c'est la couleur adoptée par le parti fédéral dont Rosas s'est déclaré le chef. On y compte les maisons blanches : celle d'Alzaga, celle de la veuve du général Quiroga, celle dite de la Virreina Vieja, et celle du ministre plénipotentiaire de France, font, dans cet amas de murailles rouges, des taches charmantes de *niveus candor*. Cette ville immense n'a ni porte, ni barrière, ni enceinte : les limites n'en sont indiquées, au nord, que par la caserne du Retiro, au sud, que par l'abaissement du plateau où la ville est construite.

La population locale est la race espagnole mêlée avec les Gauchos. De nombreux émigrants ont planté à Buenos Ayres leur tente voyageuse; ce sont les laborieuses abeilles de cette ruche cosmopolite. Les étrangers, toutefois, y sont moins nombreux qu à Montevideo : j'en indiquerai la cause. Des Français, au nombre de 4 ou 5,000, y exercent leur activité ingénieuse et féconde ; l Irlandais, émigré, y travaille avec lenteur et sans intelli-

gence; des Sardes y font le cabotage, ou déchargent les navires comme *lanchoneros ;* les Américains du Nord y promènent triomphalement leur roideur commerciale ; et les Espagnols d'Europe, s'ils ne sont pas assez heureux pour être couchés sur les registres de la chancellerie anglaise comme Gibraltarins, y expient cruellement l'orgueilleuse domination des vice-sois. Buenos-Ayres, qui a compté jusqu'à 200,000 âmes, est réduit aujourd'hui à 45,000, y compris les nègres, que Rosas a affranchis pour en faire des soldats.

Les Buenos-Ayriens, Argentins, Porteños, portent le frac noir et le pantalon étroit et disgracieux de nos dandys européens : ils suspendent à leur boutonnière un ruban rouge orné du portrait de Rosas, entouré de cette devise : « *Viva el ilustre restaurador de las leies !* » Ils y laissent flotter deux rubans, avec cette double légende : « *Viva la federacion! — Mueran* « *los inmundos, asquerosos, salvages unitarios!* » Leur chapeau, notre chapeau rond, qui a fait le tour du monde, est cerclé par un ruban rouge, enjolivé par les mêmes inscriptions ; un gilet rouge à la Robespierre complète la

livrée que tout Argentin doit endosser. Rosas a proscrit depuis même les vêtements noirs pour les hommes : le poncho rouge et le pantalon flottant, blanc et frangé de pampas, sont aujourd'hui de rigueur pour les Porteños. Les moustaches sont prescrites par des ordonnances spéciales, ainsi que les favoris ; mais un collier serait séditieux, parce qu'il figurerait un U, la première lettre du mot *unitario*.

Les deux partis, fédéraux et unitaires, se sont formés depuis la déclaration d'indépendance de mai 1810 ; il leur serait fort difficile à tous deux de préciser, d'une manière pratique, ce qu'ils entendent par système fédéral et par système unitaire. Rosas a conservé les dénominations ; les fédéraux sont ses partisans, les unitaires ses ennemis. La question est ainsi simplifiée et éclaircie. Malgré les massacres, les proscriptions, les assassinats, Rosas a encore, à Buenos-Ayres, des ennemis, que le soin de leurs familles et de leurs intérêts matériels a condamnés à un séjour forcé dans cette ville et à une profonde dissimulation. Ils savent arborer avec enthousiasme les insignes extérieurs des suppôts de la fédéra-

Rosas a fait l'unité sous le nom de fédération

Il avait dit, en 1828 : Je prouverai que je suis plus unitaire que les unitaires — il l'a fait —

tion ; timides et mystérieux, ils s'enveloppent d'une réserve impénétrable, et jouissent silencieusement de leurs secrètes sympathies : la terreur doit jeter de sinistres ténèbres dans leurs pensées. Les fédéraux, les *rosistas* pur sang, font retentir les cafés de leurs dissertations furibondes ; tribuns de cabarets, orateurs de carrefours, ignorants et vaniteux, fanfarons et lâches, terribles quand on leur cède, poltrons quand on leur résiste, ils ne parlent que de massacres ; véritables matamores sans poésie, ils haïssent profondément les étrangers, dont ils redoutent l'intelligente énergie, et revendiquent partout la place d'honneur, même sur les trottoirs, dont ils s'arrogent la royauté quand ils sont en nombre et bien armés. S'ils n'avaient quelque peur de cette foule énergique et patiente d'émigrants européens, le *Mueran los Gringos y Carcamanes* (1) deviendrait une vérité plus vraie que la charte constitutionnelle.

Les Porteñas, Buenos-Ayriennes, Argenti-

(1) *Gringo* et *carcaman* sont deux expressions de mépris toutes locales, appliquées, la première, à tout Européen, la seconde, spécialement aux émigrants sardes.

nes, sont petites, avec une voix flûtée; gracieuses, avec des dents de neige et des yeux bleus; blanches, avec des cheveux noirs, une main charmante, un pied que voile, je ne sais pourquoi, la frange discrète d'une robe traînante. Il faut les voir, par les tièdes soirées de janvier, passer, comme les fantômes d'un rêve d'Orient, sous les galeries de la Recoba, entrer dans les *tiendas*, où leurs longs regards dédaigneux effleurent à peine les riches tissus que le *mozo* déploie souvent en vain, tandis que leurs petites mains d'ivoire impriment à l'éventail qu'elles ferment et referment un mouvement cadencé dont l'air est doucement rafraîchi. Dans la maison, elles sont prévenantes et coquettes pour l'étranger. S'il accepte le *maté* de rigueur, s'il murmure quelques mots de cette belle langue espagnole, si harmonieuse dans leur bouche, elles l'encouragent en souriant à la familiarité, et le laissent toujours sous le charme de leur parole brillante, facile et dorée. Bien que le général Rosas ne leur interdise que le bleu et le vert pour leur toilette, et qu'il se contente d'exiger d'elles qu'elles placent une cocarde rouge dans leurs

cheveux, elles sont de l'opposition, elles sont unitaires, et le disent hautement et non sans courage. Elles regrettent ces jeunes gens formés à l'université du gouverneur Rivadavia, ces *doctores* à la voix mielleuse, qui savaient parler d'amour, en parler en l'inspirant; bien différents, en cela, de ces fédéraux *à tous crins*, qui n'en parlent jamais, et se soucient fort peu de l'inspirer, pourvu qu'ils obtiennent la réalité, dont il n'est, selon eux, que le prélude inutile. Notons, en passant, que la nature les a faites passionnées, les massacres nombreuses, et la guerre pauvres : que d'intrigues et d'amour !

En parlant de l'émigration argentine, j'esquisserai la physionomie des Argentins lettrés, *bien educados;* je ne veux pas m'attirer le reproche d'avoir laissé dans l'ombre cette portion saine et brillante de la population de Buenos-Ayres. Les Porteños riches exploitent généralement à la campagne d'immenses troupeaux, réunis dans des fermes ou *estancias;* les propriétaires y laissent leur *capataz* ou régisseur, et résident en ville. Le gouverneur Rivadavia avait fondé à Buenos-Ayres une académie de

jurisprudence, un observatoire, un collége pour les sciences morales, un pour les sciences naturelles, une bibliothèque, un arsenal. Il avait donné à la presse un essor merveilleux, et six ou sept journaux quotidiens publiaient des articles souvent remarquables. Le général Rosas n'a guère conservé que l'arsenal, et deux journaux : la *Gaceta mercantil*, rédigée par un nommé Mariño, l'un des séides de Rosas, et par don Pedro de Angelis, ancien précepteur des fils de Joachim Murat, sorte de condottiere peu littéraire qui a vendu sa plume au parti fédéral ; et le *Diario de la Tarde*, sorte de compilation assez indigeste, mise en ordre par M. Pons, Français qui a eu le tort grave d'abdiquer sa nationalité. La terreur donne des abonnés à ces journaux écrits dans un style créé par leurs rédacteurs, triple amphigouri, catéchisme de carnaval, argot des rues, auquél le gouverneur trouve quelquefois le loisir de mêler quelques bouffées de sa verve terrible et triviale. Il existe un troisième journal, écrit en langue anglaise, le *British Packet ;* Rosas le soudoie, afin d'avoir pour l'Europe un courrier fidèle et un organe

dévoué. Les Argentins lisent ainsi chaque jour la preuve de leur asservissement ; à cette distraction ils joignent le plaisir d'assister de temps à autre, unitaires discrets aussi bien que fédéraux sincères, aux promenades triomphales de *la Mazorca* (1), turbulente société populaire, protégée par le gouverneur, qui l'excite et la calme à son gré, l'envoie un jour hurler dans les rues des cris de mort autour de son portrait, et la plonge le lendemain dans une mystérieuse obscurité. Le *maté*, le *cigarrito*, les *dulces* des *confiterias*, le café, les combats de coqs importés par les Anglais, les dissertations politiques, les occupations commerciales de chaque jour, le théâtre de la Victoria où très-souvent *un unitaire est égorgé en effigie par un fédéral*, quelques heures à la quinta pendant l'été, une rare visite à *Palermo*, maison de campagne de Rosas : telle est la

(1) Telle est la véritable orthographe du mot. Il signifie *épi*. Dans un temps où cette société travaillait sourdement en faveur de Rosas, encore *général de la campagne*, celui-ci lui fit parvenir en secret *un épi de maïs*, comme témoignage de satisfaction. Ce fut le signe de ralliement et le symbole de la société.

vie des Argentins de la *gente decente* résidant encore à Buenos-Ayres.

Aspirer, le matin, la liqueur odorante et douce du *matecito* parfumé; s'envelopper à la hâte d'un peignoir brodé; jeter sur ses épaules un châle d'une richesse étrange, un voile noir sur une chevelure de jais, pour aller *faire la roue matinale* au *mercado* (marché); revenir avec des fleurs aux mains, et l'humide brouillard dans la chevelure; envoyer et recevoir quelques fleurs, doux échange; dormir *la siesta;* s'enfermer quelques heures avec *la camerista* pour demander une robe nouvelle, la coquette mantille, les parfums de France et l'éventail du jour; écrire quelques billets ambrés et vaporeux; essayer sur le piano, d'une main distraite, quelques mélancoliques préludes; recevoir quelques visites intimes, où le langage politique est aussi animé que celui de la passion; lancer, la cravache à la main, en véritable amazone, un cheval *chileno* vers la quinta patrimoniale, et revenir; le soir, faire une petite promenade jusqu'à la Recoba, puis, attendre dans l'ombre du salon embaumé l'heureux du moment.

qui se croit l'amant d'Elvire et n'est que le préféré de Danaé : telle est la vie insouciante, paresseuse et gracieusement inutile de la Porteña, à moins qu'une invitation en haut lieu ne l'appelle à quelque médianoche, où elle chantera *la Estrella*, *el Prisionero*, romances locales, et dessinera les poses ondoyantes du menuet fédéral avec une suave et magistrale lenteur.

Quant à l'étranger, commerçant et travailleur, il se fait une vie active ; il adopte et rejette, selon ses préférences ou ses dédains, les habitudes du pays ; il contemple avec étonnement, aux premiers temps de son séjour, cette grande ville qui semble déserte, les habitants écarlates de ses maisons rouges, ces immenses voitures à la Louis XV attelées de huit chevaux qu'un seul trait retient par leur selle fortement sanglée ; il fait sa tournée habituelle à la douane, au môle, aux *remates* (ventes publiques), aux *tiendas*, se fourvoie quelquefois dans la salle fumeuse du théâtre de la Victoaia, et, le soir, cause affaires commerciales, et joue l'écarté, le whist ou le billard *à la salle des étrangers*. Quand il

rentre chez lui paisiblement, à la faveur d'un système organisé de mutuelle escorte, le *sereno*, gardien de nuit, chante la onzième heure d'une voix nasillarde, en ajoutant, par ordre et par habitude, la formule de rigueur : « *Viva la federacion! Mueran los unitarios!* » — Dès sept heures du soir, les rues sont mornes et silencieuses, et le souvenir sanglant des massacres d'avril 1842 et d'octobre 1840 y plane toujours menaçant, terrible et plein de mystères.

Ces massacres, le général Rosas les tient suspendus sur la tête de la population comme l'éternelle épée de Damoclès. La formule qui les rappelle est inscrite partout. Les circulaires et les règlements de la douane, les communications officielles du gouvernement, les pétitions au gouvernement, les prospectus commerciaux, les annonces des journaux, la correspondance privée, les convocations aux prières publiques et aux prédications, les frontons des temples, le papier-monnaie, les costumes des fils du pays, les harnais des chevaux, les drapeaux de l'armée, les pavillons de la marine, tout porte une enseigne terrible,

pareille au *lasciate ogni speranza* de Dante Alighieri, le sombre et véridique : *Mueran los unitarios* !

C'est en effet contre les unitaires qu'a lutté pendant plus de dix ans, avec une persévérance et une hypocrisie singulières, le *Gaucho* Juan Manuel Ortiz Rosas. Ce terrible accapareur, qui inonde à son gré la place de Buenos-Ayres de papier-monnaie, qui, en 1838, en fit une émission de *douze millions de piastres*, qui possédait à la même époque un million de piastres en numéraire, qui, en 1840, a confisqué les biens des unitaires proscrits sans rendre de comptes à personne, et qui possède aujourd'hui, lui et son envahissante famille, plus de la moitié de la province qu'il gouverne, qui tient dans ses mains avares et puissantes les plus riches maisons de commerce de sa capitale, n'était qu'un simple et modeste *estanciero* (fermier), protégé par la famille Anchorena, qu'il protége aujourd'hui moins par reconnaissance que par nécessité. Comment cet homme a-t-il créé la dictature qu'il exerce depuis dix ans avec l'impassibilité du bourreau? Doué d'un corps agile, vigoureux et

souple, d'un visage intelligent couronné de cheveux blonds et animé par l'éclat mobile de ses yeux bleus, espèce de Danois dépaysé, riche d'une éducation brute qu'il s'était inoculée par hasard et comme malgré lui dans l'antichambre de ses protecteurs, savant dans l'art d'élever sur une grande échelle les chevaux et les bœufs, — Rosas voulut d'abord, et il veut bien ce qu'il veut, être riche en terres et riche en argent. Il le devint, parce qu'il travailla, parce qu'il est tenace, parce qu'il est intelligent et laborieux. Entouré des Gauchos des estancias voisines, il se livrait avec eux, le dimanche, à ces *carreras*, où le cheval, comme une rafale vivante, emporte le cavalier enivré; il maniait le *lazo* avec une audace heureuse et brillante; il savait lancer avec vigueur et précision les pesantes *bolas* dans les jambes d'un cheval fugitif ou d'un taureau furieux. Tantôt, debout sur trois pieux échafaudés en forme de porte, il attendait avec calme le cheval sauvage qui devait passer sous lui, et, au moment de son passage, tombait, toujours debout, sur sa croupe glissante, sans frémir ni chanceler; tantôt il précipitait ventre à

terre un cheval écumant, qui sous lui dévorait l'espace ; un Gaucho s'élançait à sa poursuite, et d'une main vigoureuse et sûre enveloppait les jambes du cheval avec les *bolas* entrelacées ; le cheval s'étalait avec la rapidité de la foudre, et Rosas retombait droit, immobile et ferme, sur le sol retentissant. C'était le roi des *carreras :* il n'y connut jamais de vainqueur.

Attirés par cette renommée populaire et bruyante, de nombreux Gauchos se groupèrent en peu de temps autour de lui, menant paître, tuant et écorchant ses bœufs, devenus innombrables ; soumis à sa volonté de fer, heureux surtout de voir et d'entendre cet homme d'une force phénoménale et d'un esprit grossièrement railleur. Dans ses rares apparitions à Buenos-Ayres, il portait au gouvernement les réclamations des habitants de la campagne, qui lui confiaient cette mission comme au plus capable et au plus hardi. S'il obtenait ses demandes, il laissait croire qu'il en avait exigé la satisfaction ; s'il essuyait un refus, il raillait avec une verve bouffonne les *civilisés* du pouvoir, et mêlait à ses paroles bruyantes, joviales

et insolentes, quelques-uns de ces silences profonds, qui semblaient dire : « Si les Gauchos voulaient ! » Les gouverneurs de Buenos-Ayres s'aperçurent de l'influence de cet homme, lorsqu'il était trop tard pour l'annibiler ; trop faibles pour lutter contre lui, ils voulurent se l'attacher, et le nommèrent *général de la campagne* pour combattre les incursions des *Indiens Guaranis et Charruas* qui infestaient les provinces Argentines. Il exigea du gouvernement une expédition formelle contre ces hardis écumeurs de terre, et, tandis que les généraux de la confédération faisaient décimer leurs troupes dans des combats fréquents avec les sauvages, — lui, qui servait de guide, et trompait la bonne foi en accusant l'impéritie de tous, se tenait à l'écart des champs de bataille, laissait paisiblement massacrer les soldats de ses collègues, évitait toutes les rencontres, gagnait à prix d'argent les chefs rebelles, payait des soumissions avec les troupeaux volés aux *estancieros ;* si bien que, après la guerre, les hommes qui lui faisaient ombrage ayant perdu leur prestige, les unitaires leur armée, les Indiens étant presque

soumis, sa fortune étant consolidée, celle de ses voisins détruite, la confédération d'ailleurs étant épuisée par la guerre soutenue contre le Brésil, en faveur de Montevideo, et l'esprit public lassé des changements de gouverneurs, — il arriva à Buenos-Ayres avec ses troupes, intactes et fidèles, vêtues de rouge comme lui, fières comme lui de son triomphe, et prêtes à exterminer les *docteurs* et les *avocats* de la ville sur un signe de sa main. Buenos-Ayres comprit alors Rosas ; elle préféra un tyran à un exterminateur ; elle le proclama *président*. Le rusé Gaucho déclina cette offre ; avec une modestie habile et hypocrite, il ne garda que son titre de *général de la campagne*, et se retira dans ses terres avec ses partisans. Ses intrigues et son influence renversèrent successivement les quelques hommes capables et connus qui pouvaient encore prétendre à gouverner. Aux sollicitations renouvelées alors, il répondit que ses habitudes le rendaient impropre aux affaires, que c'était une charge trop lourde pour lui, et que d'ailleurs les dissensions civiles rendaient nécessaires à ses yeux les *faculdades extraordinarias*, c'est-à-dire

le pouvoir absolu; il était en demeure de l'exiger; on le lui livra. C'était en 1835.

Rosas n'a, pour ainsi dire, pas d'existence publique; jamais il ne revêt de costume d'apparat. Il reçoit, sans formalité aucune, les visites officielles des agents étrangers. Lorsque le comte de Lurde, notre ministre plénipotentiaire, se rendit pour la première fois auprès de sa personne, avec ses voitures armoiriées, et la taille serrée dans un frac élégant, il trouva Rosas vêtu en Gaucho. On ignore ses heures pour le travail, le repos ou le sommeil; son aide de camp doit toujours être à ses ordres, et souvent il n'accorde d'audience publique qu'à minuit. Les membres de la chambre des représentants ont plus d'une fois attendu cinq ou six heures qu'il lui plût d'agréer leurs hommages serviles. Quant à la foule, comme il lui faut la vue d'un gouverneur quelconque, il fait promener son portrait par la ville, ou bien envoie son *fou*, avec un habit magnifique, s'enivrer à sa place des applaudissements de la Mazorca. Ce fou porte sur la poitrine un écriteau ainsi conçu : *El escelentissimo gobernador*, et la populace se contente

d'admirer son héros en effigie. Rosas méprise profondément tous ceux qui l'entourent ; il ne se fie à personne ; il voit tout, il fait tout, il sait tout ; il est à la fois la tête et le bras, la tête mystérieuse et le bras occulte. Suivons-le à sa quinta de Palermo ; c'est là qu'il vit en famille. Je n'oserais affirmer que Rosas aime sa famille, bien que, pendant six mois, les Argentins aient porté, par ordre, un crêpe au bras gauche et au chapeau, à l'occasion de la mort de sa femme, doña Encarnacion Escurra. Sa fille, *Manuelita*, reçoit les visiteurs, leur offre le maté, leur chante quelques ariettes qu'elle accompagne au piano, et fait patiemment attendre *el gobernador*, qui souvent ne se montre pas et se dit indisposé. Manuelita Rosas n'est plus cette pétulante jeune fille que tant de voyageurs ont peinte avec amour ; les heures impitoyables ont sonné ses trente ans, et le temps n'est plus où, souriante et suppliante, elle entrait, enfourchant un nègre, dans le cabinet paternel, pour implorer la grâce de quelque malheureux. La fatigue et l'ennui de la vieille fille se lisent sur son visage ; ses yeux sont morts ; une magnifique

chevelure noire lui est seule restée, et le peigne complaisant se détache quelquefois à propos pour la laisser onduler, soyeuse et ruisselante, sur ses épaules, qu'elle ombrage comme une mantille. Elle est loin, comme beauté, de sa tante, la sœur du général Rosas, cette magnifique doña Mancilla. Il est prouvé que Manuelita Rosas présenta un jour aux visiteurs, dans le salon de son père, et sur un plat d'argent, les oreilles salées du colonel Borda, exécuté, malgré une capitulation formelle, par le général Oribe, prétendant à la présidence de Montevideo, qui faisait hommage de ce singulier trophée à son terrible protecteur. Un des témoins de cette scène, le commandant Frankland, de la corvette anglaise *The Pearl*, se leva et sortit indigné. Si les visiteurs sont peu nombreux, si le Louis XI sauvage est de bel humeur, il se présente coiffé c'un chapeau de paille, vêtu d'une jaquette blanche, d'un pantalon blanc, et chaussé de bottes de *potro*. Il est affable, il est gai, vif; il est causeur original, indécent, fantasque, intarissable et presque fou. Il fait avec orgueil les honneurs de sa quinta, il montre

ses travaux agricoles, le navire échoué sur la grève qu'il a changé en palais, ses pêchers, ses fraisiers, ses orangers, toute cette image de la vie en plein air qu'il aime tant. Même avec un ministre plénipotentiaire, il lâche la bride à ses fantaisies rabelaisiennes, et parle des dames qui l'entourent, de sa sœur, de sa fille même, et en leur présence, avec une telle crudité de mots, que le personnage diplomatique est réduit à protester par son silence, ou à lui répondre, comme M. de Lurde : « Je com-
« prends la langue espagnole, mais je ne com-
« prends pas celle que parle Votre Excel-
« lence. » Quelquefois il ferme la quinta à toute visite, excepté aux intimes. C'est alors que tantôt il égorge, comme autrefois, un bœuf puissant, ou dompte un cheval rude et sauvage, et tantôt fait gonfler au soufflet un malheureux nègre qui n'en peut mais, et lui saute sur le ventre, en riant aux éclats et en jurant comme un muletier de Castille. Voilà ce qu'à Buenos-Ayres on vous dit à l'oreille. Si vous manifestez quelque doute, on sourit avec amertume. Cette vie monotone et réglée, qui a succédé pour Rosas à la vie active et va-

gabonde de la campagne, a déterminé chez lui une affection chronique de la vessie ; son Coictier est un docteur anglais, nommé Lepper, qui a une influence prodigieuse sur son caractère superstitieux, et qu'il a enrichi, en lui donnant plusieurs propriétés choisies parmi celles des unitaires émigrés.

Rosas est puissamment aidé dans son administration par don Felipe Arana, rhéteur diffus, déclamateur et captieux, chargé de rédiger les communications officielles. Ce fut cet homme qui signa, avec M. de Mackau, à bord de *la Boulonnaise*, le traité du 29 octobre 1840.

Comme régime commercial, Rosas a établi pour tous les pavillons étrangers égalité de droits par-devant la douane ; il admet toutes les marchandises, même la farine et le blé, dont un décret récent permet l'introduction. Il prohibe les couleurs *bleue* et *verte* dans les tissus, les étoffes, les ornements de toute nature ; cet homme voudrait que le ciel fût *rouge* et l'herbe *écarlate*. Après le blocus français, dont la fin remonte au traité du 29 octobre 1840, il a vu sortir de Buenos-Ayres 63 millions de francs de produits : il est vrai

que c'était le résultat d'une accumulation forcée. Depuis, tout est changè, la guerre dépeuple les campagnes, rend le travail impossible, et tue la confiance commerciale. L'agriculture est encouragée, parce que notre blocus a fait comprendre à Rosas de quelle importancc elle peut être dans un cas analogue.

Voici quels sout le régime intérieur et le régime de la police. Rosas prohibe toute critique de son gouvernement, punit de mort un mot contre sa personne, et laisse impuni le crime qui lui est utile, quand il ne l'ordonne pas. Il a sous ses ordres la tempête et le calme de la *Mazorca*, une séduisante police féminine qui trahit pour lui les précieux secrets de l'oreiller, et des nuées de *celadores*, ténébreux agents de ses volontés, qui sont à la fois ses *bravi*, ses espions et ses gardes. Avec une froide prévoyance, il peuple la prison de ses ennemis subalternes, afin que, si la main d'un fédéral *s'égare* sur un étranger, il puisse exécuter un *coupable* qu'il prend au hasard dans ses cachots, tandis que le véritable meurtrier s'échappe et disparaît, s'il ne se montre pas effrontément quelques jours plus tard. Rosas

ordonne à *l'effervescence populaire* d'éclater, et elle éclate ; elle s'arrête lorsqu'il lui dit : « Tu n'iras pas plus loin ! » Quand il voulut effrayer les Français, à l'époque du blocus, de sinistres placards annoncèrent à la population *una matanza de perros*, un massacre de chiens. Trois jours après, plus de *trois cents* Argentins n'étaient plus. On a vu au marché quelques-unes des têtes de ces malheureux parmi les têtes de bœufs et de moutons, et leurs cadavres étaient entassés dans de grands tombereaux rouges, dont les conducteurs criaient aux passants : « *Quien quiere duraznos?* Qui veut des pêches? » Plus d'une main s'y plongea sans réflexion, et fut retirée couverte de sang, aux grands applaudissements des *mazorqueros.*

Dans son système maritime, Rosas favorise la désertion de nos navires de commerce et de tous les navires étrangers, pour enrôler des matelots dont manque sa petite escadre, commandée naguère par un vieil Anglais nommé Brown, et confiée aujourd'hui à un aventurier plus intelligent et plus jeune, don Antonio Toll, avec le titre de commodore. Les quatre ou cinq *coquilles de noix* auxquelles il

donne le nom pompeux de flotte argentine, ne tiendraient pas contre une corvette de trente canons. Tous les voleurs de Buenos-Ayres, lorsqu'ils sont pris en flagrant délit, sont marins de droit et de force : le personnel est complété par des aventuriers de toute nation.

Rosas consacre principalement ses soins à la guerre. Tout Argentin est soldat ; tout nègre est soldat ; tout étranger non immatriculé chez son consul est soldat. Une femme même, et une femme riche et charmante, a été envoyée à l'armée, et il lui a fallu payer *trente* remplaçants. Les féaux du gouverneur restent seuls à Buenos-Ayres, avec les habitants assez riches pour faire des dons *volontaires* à la fédération, avec les employés du gouvernement, de la police, de la douane, et les membres de la *Mazorca*. Rosas a maintenant, sur le territoire de la république orientale de l'Uruguay, une armée de treize mille hommes, y compris celle de son allié, le général Urquiza, gouverneur de l'Entre-Rios ; il a dans cette province à peu près cinq mille hommes opposés au général Paz, et enfin, près de

Buenos-Ayres, environ quinze cents hommes au campement de *Santos-Lugares*.

Le système financier de la fédération ne permet à personne d'exporter plus de numéraire qu'il n'en a importé ; la confiscation de la somme et une amende double, tels sont les moyens de répression. On pense généralement, et non sans raison, quu Rosas accapare le métallique ; il produit dans le papier-monnaie des mouvements de hausse et de baisse, au moyen d'émissions arbitraires ; de telle sorte que ses finances personnelles, bien qu'il ne touche aucue solde, s'enflent prodigieusement, tandis que le déficit menace et atteint les finances publiques. Voici deux des budgets de la province de Buenos-Ayres :

En 1841, dépenses..	18,000,000 fr.
— recettes.	17,000,000
En 1812, dépenses..	19,000,000
— recettes.	15,000,000

Ces déficits successifs ne l'inquiètent pas. C'est l'homme des situations exceptionnelles. Terreur au dedans, guerre au dehors, haine aux étrangers, telle est sa politique nécessaire : la paix dévorerait cet homme fatal. Il occupe

au dehors l'ardeur vagabonde, la soif de sang et les instincts révolutionnaires qu'il a inoculés à ses Gauchos. Au dedans, il a tué la classe civilisée et payé les assassins avec les biens des victimes, qu'il ne pouvait vendre. Ces fiévreuses convulsions agitent toutes les âmes, et il plane, comme un régulateur providentiel, sur le chaos qu'il organise et dans lequel il disparaîtra, s'il ne se réfugie sur quelque bâtiment anglais. Homme de réaction, c'est une réaction qui le renversera, à moins qu'il ne s'empare de Montevideo, et ne tourne alors contre les étrangers les turbulentes inquiétudes et la haine instinctive de ses Gauchos. Il dirigerait alors tous ses efforts contre le Paraguay, qu'il convoite. J'examinerai ces conséquences dans ma conclusion.

Un coup d'œil aux treize autres provinces de la confédération Argentine.

L'Entre-Rios a pour capitale Bajada, sur le Parana. Dans la campagne, des plaines molles et sans culture nourrissent, dans des pâturages naturels, des chevaux innombrables, dont la corne des pieds est si tendre, qu'elle s'use en se frottant aux aspérités calcaires des autres

provinces. Il y existe deux types indigènes de moutons : 1° le mouton du haut Pérou, de taille haute et svelte, et donnant, grâce au climat des Cordilleras, une laine blanche, longue et fine ; 2° le mouton des pampas, dont la laine est moins longue, mais plus dense et plus crépue, souple, fine et jaunâtre. Le mérinos d'Europe, dégénéré, y porte une laine vrillée, courte et cassante.

La province de Corrientes, entre le Parana et l'Uruguay, a pour capitale Corrientes, ville de cinq mille âmes, située au-dessous du confluent du Paraguay, à l'endroit où le Paraguay reçoit le Rio Vermejo. On y trouve d'admirables coteaux, des forêts de palmiers, des campagnes fécondes, et les ruines récentes de Santa-Ana et Candelaria, petites villes bâties par les jésuites des *Missiones*. M. de Bompland, savant français, compagnon de M. de Humboldt dans son voyage en Amérique méridionale, avait fondé un établissement agricole à Santa-Ana. Le docteur Francia, alors dictateur au Paraguay, auquel cet établissement portait ombrage, envoya à l'improviste des soldats, qui franchirent le Parana, détrui-

sirent les travaux commencés, et saisirent Mr de Bompland. Il y a quelques années seulement que la mort du dictateur a rendu à la liberté le savant consciencieux, patient et modeste. Je l'ai vu à Montevideo en 1842; il a établi sa résidence habituelle à Santa-Ana, où il cultive dans un espace restreint toutes les productions du pays, vivant au milieu des Gauchos, vêtu comme eux, habitué à leurs mœurs, et entouré de leur vénération, qu'il doit à son caractère conciliant et à ses connaissances médicales, dont les Gauchos profitent, en les admirant sans les comprendre.

La province de Santa-Fé n'a guère de remarquable que sa capitale, Santa-Fé, ville de six mille âmes, sur la rive droite du Parana.

La province de Cordova est la patrie du général Paz. Elle est animée, pendant les intervalles des guerres civiles, par les travaux joyeux du jour, et par des réunions paisibles, le soir, sous la présidence des vieillards, dans lesquelles les jeunes hommes et les jeunes filles soupirent au vent des nuits, en s'accompagnant de la guitare, des chants langoureux, plaintifs et alternés. Cordova, capitale, sur le

Rio Dulce, est une ville de quinze mille âmes; son université, fondée par les jésuites, était célèbre naguère dans toute l'Amérique du sud; elle est sans éclat aujourd'hui. Une bibliothèque publique y renferme des manuscrits qui jetteront un grand jour sur l'histoire encore à faire du Rio de la Plata.

La province de Santiago del Estero est exposée à de fréquentes inondations; les affluents du Rio Dulce, et plusieurs autres courants d'eau, n'ayant point de pente qui les conduise à la mer, s'épandent dans les terres imprégnées de sel et de nitre, et forment d'immenses étangs qu'on appelle *Lagunas saladas* (lacs salés).

Le Tucuman est baigné par le Rio Salado, affluent du Rio de la Plata, et par le Rio Dulce. qui se perd dans les *Lagunas saladas de los Porongos*. Le voisinage des Andes y rend l'hiver sec et froid; les chaleurs y sont fortes et subites. Le climat, salubre et sain, y vivifie de gras pâturages. Ailleurs s'étendent d'immenses forêts, peuplées d'innombrables abeilles, dont les colonies actives et bruyantes sèment partout l'exquise richesse de leur miel, et dont le bourdonnement semble l'éter-

nel soupir de ces solitudes embaumées. Le *sustillo* (espèce de ver à soie), lorsqu'il est à l'état de larve, y tend avec lenteur sur l'arbre *Pacaë* ses fils d'argent et de soie, dont le tissu élégant et serré imite et surpasse les plus beaux papiers de Chine. La capitale, San Miguel del Tucuman, ville de douze mille âmes, est bâtie sur le confluent du Rio Dulce et du Tucuman ; au printemps, les orangers, les figuiers, les grenadiers en fleurs la parent avec amour de couleurs écarlates et blanches, et, l'été, l'enrichissent de leurs fruits savoureux. C'est le *Val del Paraiso*, la vallée du paradis. En 1816, il s'y tint un congrès, où les provinces unies du Rio de la Plata rédigèrent leur déclaration d'indépendance.

Parmi les autres provinces, celle de Salta est située dans la fertile et magnifique vallée de *Lerica* ; celle de Jujuy renferme un volcan qui vomit des torrents d'air et de poussière ; celle de la Rioja a sa capitale bâtie près de la montagne de Famatina, célèbre par ses mines d'argent, et San-Juan recélait la fameuse mine d'or de Jacha, qui produisait annuellement une valeur de 80,000 piastres fortes.

Mendoza, capitale de la province du même nom, est une grande et belle ville de dix mille âmes, avec des édifices blancs et symétriques, une vaste place carrée, et des rues spacieuses que parcourent, le soir, des nuées de promeneurs, vêtus de blanc et montés sur de gracieux chevaux du Chili ; de son Almeda, où de grands arbres épanchent l'ombre, on aperçoit les cimes gigantesques et neigeuses des Andes. Le petit bourg d'Upsallata exploite des mines d'argent, et c'est aux environs que sir John Gillies a trouvé les traces des grandes routes construites par les Incas, *los caminos de los Ingas*.

Dans ces quatorze provinces, grâce au système de terreur et de guerre éternelle adopté par le général Rosas, les campagnes sont désertes et désolées ; l'agriculture manque de bras : les *estancias*, sauf celles de Rosas et de ses amis, sont dépeuplées ou menacent de l'être. La prospérité s'en va : la désolation la remplace. Les soupçons et la défiance divisent les familles ; les étrangers s'éloignent, et la confédération Argentine, si florissante il y a quinze ans, est pleine de misère et de tristesse.

Et cependant elle ne manque naturellement ni de ressources ni d'originalité. Les bœufs, les chevaux et les mulets y donnent aux éleveurs, en temps de paix, un bénéfice de *trente pour cent*; le sol, sablonneux et mêlé d'un terrain noir, n'attend que le travail pour produire les céréales en abondance ; le pêcher, le poirier, le pommier, la vigne, le grenadier, le fraisier, l'oranger, le citronnier, tous les légumes européens, mille fruits et légumes du pays même, surgissent partout, malgré la négligence et l'abandon. La paix rendrait à chaque province ses productions, son industrie, son commerce, sa population d'il y a quinze ans ; à Cordova, ses fabriques de laine et de coton, sa manufacture de draps ; à Tucuman, ses bœufs, ses moutons, le cerf, le pigeon, la perdrix, le vin. le coton, l'indigo, la laine, la cochenille sauvage, le travail de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, de plombet de sel cristallin ; à Salta, ses bestiaux, ses mulets, ses peaux, son commerce de viandes salées ; à Jujuy, ses vigognes, ses chevaux, ses métaux précieux ; à Catamarca, son commerce de coton ; à la Rioja, le travail de ses mines d'ar-

gent; à San-Juan, son commerce de vins et d'eaux-de-vie, l'exploitation de sa mine d'or; enfin à Mendoza, ses fruits, ses blés, ses eaux-de-vie, ses vins et le travail de ses mines d'argent.

Le jaguar, le singe, le tapir, le caïman donnent une physionomie singulière aux bords des fleuves; le cuya, chat des pampas, erre dans ces solitudes immenses; il ressemble au castor pour la forme; sa fourrure, brun-marron sur le dos, rousse sur les flancs, brun clair sous le ventre, donne le feutre appelé *roconda* dans le commerce. La viscacha, espèce de lièvre, s'y cache et s'y multiplie dans des terriers nombreux; le lièvre des pampas, dont la peau fournit des tapis moelleux, attend le chasseur; d'immenses troupes de chiens, devenus sauvages, promènent au hasard leurs appétits facilement apaisés par les viandes abandonnées, et le nandu, autruche magellanique, ami des plantes salines et des plaines battues du vent, vit solitaire et sauvage dans les pampas mélancoliques.

Parmi les hommes remarquables de la confédération Argentine, soit dans le passé, soit

dans le présent, je citerai le docteur Mariano Moreno, don Manuel Garcia, le docteur Zavaleta, le docteur Monteagudo, don Manuel Sarratea, ministre plénipotentiaire de Rosas à Paris, don Nicolas Herrera, le général Lavalle, mort en combattant contre Rosas, le général Lamadrid, pauvre au Chili; le général San-Martin, aujourd'hui en France; l'illustre Rivadia, qui languit aujourd'hui à Rio-Janeiro dans un état voisin de l'indigence, et don Florencio Varela, patriotique et généreuse intelligence, dont M. Thiers a fait un éloge vrai à la tribune de la chambre des députés, dans les discussions de mai 1844. Don Florencio Varela est, à Montevideo, la tête de l'émigration argentine, dont le général Paz est le bras.

II.

République orientale de l'Uruguay. — Montevideo. Le général Fructuoso Rivera.

Les limites de la république orientale de l'Uruguay sont : le Brésil (dont la frontière méridionale, fixée par une ligne, tracée en 1804, du N.-O. au S.-E., s'étend depuis le Rio Cuareim jusqu'au Rio Jaguaron), un territoire neutre situé entre l'Atlantique et *la laguna de Merim,* l'océan Atlantique, le Rio de la Plata, et l'Uruguay, qui la sépare de deux provinces Argentines, de l'Entre-Rios et Corrientes. Située entre les 55ᵉ et 61ᵉ degrés de longitude O., les 30ᵉ et 35ᵉ de latitude S., peuplée de

150,000 habitants, inégalement répartis sur une surface de vingt mille lieues carrées ; vaste plaine labourable, marécageuse et boisée, arrosée par trois grands fleuves, dotée par la nature de trois ports sur le Rio de la Plata, près de l'Atlantique, et d'un climat sain et tempéré, la république orientale de l'Uruguay est appelée à une grande destinée commerciale par sa position géographique, et l'on peut lui prédire, sous ce rapport, des développements immenses avant quelques années, si la guerre qui la désole se termine par un dénoûment heureux.

La république est divisée en plusieurs districts, dont un seul, celui de Montevideo, possède une population civilisée ; tous les autres sont presque exclusivement habités, exploités par les Gauchos. De grandes *estancias* ont groupé autour d'elles des noyaux de population, et quelques petites villes ont été fondées sur le bord des fleuves. La guerre comprime leur essor, et retarde malheureusement l'avenir prospère qui leur est réservé. *Colonia del Sacramento*, sur le Rio de la Plata, entre Montevideo et Buenos-Ayres, est un petit port qui

sert de relâche aux navires surpris par les mauvais temps, et qui, lorsque les deux grandes villes seront véritablement tranquilles sous deux gouvernements réguliers, entretiendra avec elles un commerce de cabotage fort avantageux. *Maldonado*, port à l'embouchure du Rio de la Plata, sert d'asile accidentel aux navires d'Europe et des États-Unis qui viennent à Buenos-Ayres et à Montevideo ; les pilotes de Maldonado connaissent parfaitement les dangers de la rivière, et, plus d'une fois, ils ont sauvé d'une perte presque certaine de riches cargaisons. Nous avons, à Maldonado, un vice-consul français, M. Calamet. La petite ville de *Florida*, dans le district du même nom, jouit d'une certaine célébrité locale, parce que, pendant la guerre de la confédération Argentine contre le Brésil en faveur de la *Banda Oriental*, elle fut le siége du gouvernement libre de ce dernier État.

Lorsque les marins ont doublé le cap Santa-Maria, ils naviguent avec précaution et la sonde à la main, parce que le Rio de la Plata est semé d'écueils, souvent couvert de brumes épaisses, et d'une profondeur inégale. Lors-

De Sta Maria à Mtevo, il n'y a que le banc Anglais dont la position est bien connue =

qu'on a dépassé l'île de *Lobos*, importante à cause des loups marins qui la visitent, et dont la peau est précieuse dans le commerce, le *banco Ingles* si redouté des navigateurs, et l'île de *Flores*, surmontée d'un phare très-utile, on aperçoit bientôt le *Cerro*, surmonté d'un autre phare, qui domine le port de Montevideo. Bientôt on passe entre les navires de guerre de toute nation mouillés en grande rade, à près de trois milles de la ville, puis entre le fort *San-Jose* et le Cerro, qui ferment, l'un à droite, l'autre à gauche, la petite rade, aujourd'hui presque déserte, si on la compare à ce qu'elle était de 1839 à 1842. La ville de *Montevideo* s'offre alors aux regards du voyageur. A cette distance, c'est un assemblage gracieux de maisons blanches à terrasses, et à un seul étage au plus, répandues coquettement sur une presqu'île. A droite, le fort San-Jose montre ses murailles grisâtres, ses canons béants, et l'étendard à bandes bleues et blanches, orné d'un soleil d'or, qui représente la république; l'hôpital, grand parallélogramme, étale gravement sa régularité monotone, et les *miradores* élégants des habitations privilégiées se

découpent çà et là dans l'azur du ciel. Au centre, les bâtiments de la douane attirent le regard, moins comme monument que par leur apparence d'établissement public ; le clocher de San-Francisco, mesquin et mal sculpté, n'a de droit à l'attention publique que par son isolement, et *la Matriz*, cathédrale, monument massif et oblong, élève ses deux tours où le soleil éclate et brille capricieusement dans une mosaïque de faïence qui les recouvre. A gauche, de charmantes villas sont éparpillées joyeusement dans la campagne, et une petite éminence, le *Cerrito*, couronnée par un moulin à vent, repose agréablement le regard par sa pente verte et douce. C'est derrière l'éminence du Cerrito qu'est campée, depuis février 1843, l'armée du général Oribe, prétendant à la présidence de la république. Depuis cette époque, il n'a pas gagné un pouce de terrain, ni fait de tentative sérieuse pour prendre la ville de vive force.

A Montevideo, le Rio de la Plata a encore vingt lieues de largeur ; le port est situé sur la rive gauche du fleuve ; il est plus commode et plus sûr que celui de Buenos-Ayres ; il

est, comme ce dernier, exposé aux *pamperos*, vents fougueux des équinoxes ; heureusement le Cerro en amortit singulièrement la furie, dont sa hauteur protectrice brise les efforts, si désastreux quand ils ne rencontrent point d'obstacles. Ce port est assez profond, convenable pour le mouillage, et très-commode pour le débarquement : il aurait seulement besoin d'être curé et approfondi. Les navires de guerre pourraient alors mouiller en toute sûreté dans la petite rade ; ce qui lui donnerait une supériorité définitive et incontestable sur son voisin, dont il est le rival naturel.

Un môle (*muelle*), construit en bois, reçoit les voyageurs à la sortie des canots qui les transportent à terre, après les différentes visites de la santé, de la police et de la douane, visites qui se font avec une exquise politesse. Une fois sur le débarcadère, on a sous les yeux un spectacle plein de mouvement et de vie. Des négociants de toute nation s'y promènent, le cigare à la bouche, causant affaires et nouvelles ; d'autres reçoivent un chargement nouveau dont ils pressent le débarquement. A gauche, les *carretillas* conduisent à terre les

colis les plus lourds, que les *lanchones* n'amènent qu'à une certaine distance de la plage, parce que l'eau n'offre pas assez de profondeur. Les *lanchoneros*, les *carretilleros*, sont presque tous Sardes; ils sont actifs, doucereux dans leur langage, prévenants avec bassesse, âpres au gain. En descendant du môle, la première visite du nouveau débarqué est pour la douane, où ses malles doivent subir l'examen de rigueur; cet examen se fait avec une urbanité charmante de la part des employés. Il est rare même qu'on visite les dames et leurs effets; c'est par suite de cette galanterie, poussée trop loin, que des bijouteries surtout ont été introduites frauduleusement, et sous des vêtements féminins, pour des sommes énormes. Cette spéculation serait à peu près impossible aujourd'hui, parce que le gouvernement a aliéné, pour quelques années, les revenus de la douane entre les mains de négociants étrangers, Anglais pour la plupart, qui salarient des employés particuliers; or, ces messieurs de la Grande-Bretagne sont trop intelligents, pour que la galanterie nuise en rien à leurs intérêts matériels.

vrai

Un négociant anglais, M. Samuel Lafone, avait commencé, avant la dernière invasion de la république, la construction d'un môle en pierres, moyennant l'abandon, pendant quinze ans, des droits de débarquement. Le siége de Montevideo a suspendu les travaux que la paix fera reprendre. Déjà une construction solide avait conquis sur la mer de vastes terrains; quelque jour, et prochainement, il faut l'espérer, on verra s'élever sur ces emplacements, ainsi que cela avait été projeté, de grands magasins de dépôt.

Montevideo est partagé en deux villes distinctes : L'une, qui s'étend depuis la forteresse de San-Jose jusqu'au grand marché, appelé aussi *Mercado de la Ciudadela;* l'autre, qui s'étend depuis cette dernière limite, où finit *la ville ancienne,* jusqu'aux fortifications construites en janvier et février 1843, sous la direction du général Paz. Ces fortifications sont imprenables pour des troupes locales; elles barrent complétement la presqu'île, et sont défendues par cent pièces de canon de tout calibre. Deux batteries avancées, établies récemment à *la Aguada* et au *Saladero de Rami-*

rez, tiennent en respect l'ennemi qui bloque la ville par terre, depuis février 1843.

La nouvelle ville, comprise entre le Mercado de la Ciudadela et les fortifications, a été presque entièrement bâtie par les émigrés basques et béarnais. Elle se compose d'une seule rue, qu'à cause de sa longueur on avait appelée *calle del Cordon*, et sur les côtés de laquelle s'élèvent quelques constructions ébauchées. Il y a longtemps que les murailles, les bastions et la citadelle, qui défendaient autrefois Monteviedo, ont été complétement rasés ; c'est en 1831, par suite du traité du 27 août 1828, entre le Brésil et la confédération Argentine, que cette démolition générale a eu lieu. Je ne sais si les fortifications nouvelles subsisteront toujours, et empêcheront le développement de la ville, qui tend à se relier au petit village situé sous les batteries du Cerro, et bâti sur la colline, au bord de la mer, dans la crainte des inondations causées par les pamperos. Les terrains de la nouvelle ville et des environs de Montevideo ont, depuis quelques années, acquis une grande valeur. En 1831, selon la distance, la lieue carrée de 3,600 varas (la vara est un peu

plus courte que le mètre), valait de *cinq à huit mille francs*. En 1835, elle avait déjà monté à *dix et douze mille*. En 1832, des terrains, il est vrai *dans la nouvelle ville*, ont été vendus, par le gouvernement, au prix de *douze mille francs* le carré de 1,000 varas, un tiers comptant, et le reste payable au bout de huit ans. En 1841, quatre lots de 2,700 varas, à *quarante* lieues de la ville, ont été payés plus de *vingt mille francs*. En 1842, un terrain voisin du Cerro (à cinq kilomètres de Montevideo), terrain acheté primitivement *mille francs*, a été *loué dix mille*, par suite de la découverte qu'on y fit de pierre calcaire. Aujourd'hui on y a établi une *calera*, four à chaux, dont la prospérité est toute naturelle, puisque la chaux venait de Maldonado, et coûtait, par conséquent, des frais de transport, sans parler de la valeur que lui donnait sa présence presque exclusive sur la place. Il en venait et il en vient encore par l'Uruguay et le Parana.

Les rues sont absolument construites comme à Buenos-Ayres ; la ville est un vaste échiquier ; les rues se coupent toutes à angles droits, les unes dans la longueur, les autres

dans la largeur de la presqu'île; elles forment des carrés de maisons appelées *manzanas*, qui ont 100 varas de côté (80 mètres). Les trottoirs sont assez commodes; quelques pieux placés de distance en distance les garantissent contre le choc des *carretillas*. Les maisons n'ont que le rez-de-chaussée ou un seul étage ; une terrasse, *azotea*, domine chacune, et reçoit l'eau pluviale, que des conduits font descendre à la citerne, *algive*. située au centre de l'habitation. Quelques *casas*, en petit nombre, ont un *mirador* (belvédère) situé au-dessus de la terrasse. C'est de ce mirador qu'on domine le panorama de Montevideo, qu'on suit du regard les voiles fugitives ou lointaines, qu'on voit la nuit descendre lentement sur la ville enveloppée de lueurs bleuâtres, et le soleil dorer de ses premiers rayons les maisons blanches et lumineuses. Le plus élevé de ces miradores appartient à madame Cavaillon, veuve d'un consul de France, pleine de prévenances pour les compatriotes de son mari, animée d'un patriotisme ardent, et toujours prête à secourir les infortunes. Derrière l'hôpital de la Charité, se trouve

une gracieuse maison, dont le mirador domine surtout la grande rade; cette blanche demeure appartient à don Conrado Rücker, employé supérieur de la douane; sa famille est une des plus honorables, des plus nombreuses, des plus charmantes de Montevideo. Nos officiers de marine n'oublient jamais, en France, l'aménité cordiale avec laquelle ils y ont été toujours accueillis et fêtés. Moi-même, en lui consacrant ces quelques lignes, j'accomplis un devoir, et ce devoir est doux à mon cœur.

La seule rue vraiment remarquable de l'*ancienne ville* est la rue du Vingt-Cinq-Mai, autrefois rue du Porton; c'est là que les modistes étalent leur chapeaux les plus frais, leurs rubans les plus chatoyants, leurs dentelles les plus légères; c'est là que les tiendas sollicitent le caprice des Orientales par leurs riches tissus, leurs bijoux d'où jaillit la lumière, leurs mille bagatelles et leurs étoffes utiles. C'est là que, par les belles soirées d'été, passent sous les regards des flâneurs montevidéens, accoudés sur les pieux des trottoirs, les élégantes Orientales, vêtues des étoffes nouvelles de France, souriantes et coquettes, l'éven-

tail mobile à leur main gantée, un jet de flamme dans chaque regard, je ne sais quelle volupté frémissante dans leur marche cadencée, recueillant avec joie l'involontaire murmure qui suit leur passage. Qu'elles entrent dans une tienda, que le *mozo* sache captiver leurs regards par le reflet des tissus moirés, qu'il fasse briller à propos quelque pierrerie nouvelle, le désir se lit dans les yeux des gracieuses clientes, et leurs jolis doigts tireut involontairement les onces d'or de la bourse élégante. Naïve insouciance, amie du luxe qui embellit, jetant l'or pour satisfaire un caprice, oublieuse des dépenses de la veille, généreuse pour elle et pour tous, compatissante pour le malheur, parce qu'elle est heureuse, et donnant toujours sans compter, parce qu'elle donne avec plaisir!

Parmi les monuments de Montevideo, on remarque la Matriz, cathédrale, construction qui ne manque pas de grandeur ; elle est due aux Espagnols conquérants ; elle est large, suffisamment élevée, et bâtie toute en briques; les deux tours, qui rehaussent le portail, sont ornées d'une mosaïque en faïence

peinte. L'intérieur est convenable, mais sans luxe. La noire statue de san Benito, patron des nègres, que des voyageurs ont pris pour une vierge, voit souvent ces enfants déshérités de la famille humaine apporter aux pieds de son autel leurs prières et leurs dons. Les Orientales vont souvent à l'église, à la plus belle, à la Matriz, parce qu'elles sont certaines d'y être regardées, lorsqu'elles prient Dieu. Leurs négresses étendent des tapis devant elles ; et les belles dévotes s'accroupissent nonchalamment et gravement sur les dalles de la nef, ainsi recouvertes, tandis que, derrière les piliers, les yeux des soupirants cherchent la bien-aimée, et la contemplent avec délices, absorbée, en apparence, dans une pieuse lecture, mais, en réalité, fière de l'attention qu'elle occupe, immobile et sereine dans sa joie contenue. L'église de San Francisco, dans la rue de Zavala, est le rendez-vous de pauvres femmes qui prient Dieu pour lui-même : elle est humide et laide.

Le Fort, palais du gouvernement, est un vaste carré d'édifices, qui renferme les ministères et le commissariat général. La salle

de réception n'a rien de brillant. Une bibliothèque, un petit cabinet d'histoire naturelle y sont placés sous la surveillance d'un vieillard probe, don Francisco Figueroa. Le théâtre, réparé nouvellement par un de nos compatriotes, M. Richelet, peut être fréquenté par la *gente decente ;* on a réformé l'antique coutume qui permettait d'y fumer le cigarito. Si je retourne à Montevideo, j'espère que M. Lapuerta, acteur de talent, d'ailleurs, ne dira plus, dans l'*OEdipe* de M. Martinez de la Rosa, un solennel et pathétique adieu à ses filles, en exhalant douloureusement la fumée du tabac noir.

L'hôtel de la police est situé sur la place du même nom ; M. Andres Lamas, avec l'autorisation supérieure du gouvernement local, l'a fait complétement restaurer. C'est le plus habile chef politique qu'ait jamais eu Montevideo. Il avait su imposer à ses employés une respectueuse réserve qu'ils ne connaissaient pas avant lui, et substituer une activité intelligente à l'insouciante surveillance des *celadores*, gardiens de jour, et des *serenos*, gardiens de nuit. Les crimes et les vols sont du reste

fort rares; les conspirations politiques sont plus fréquentes, à cause de la guerre civile ; M. Andres Lamas les déjouait par sa vigilance assidue, sans les punir avec une excessive rigueur. On lui doit l'établissement, dans l'intérieur même de l'hôtel de la police, d'une *casa de Moneda*, hôtel des monnaies, entreprise difficile, qu'il a menée à bonne fin, pendant que l'ennemi était aux portes de la capitale de la république. On y frappe une monnaie de billon et des piastres fortes, qui portent, d'un côté, les armes de Montevideo (un bœuf, un cheval, une balance, le Cerro), et de l'autre, cette inscription, qui rappellera de glorieux souvenirs : *Siége de Montevideo.*

L'hôpital *de la Charité* est ouvert à toutes les infortunes, et parfaitement tenu. Un médecin français, M. Brunel, y donne gratuitement ses soins ; il est habilement secondé par des praticiens distingués du pays. M. l'abbé Desombres, Français que Rosas a expulsé arbitrairement de Buenos-Ayres, console les malades par sa piété bien entendue, et leur rend la dernière heure moins amère et moins pénible. L'hôpital *des Dames Orientales*, fondation

charitable due à la femme du général Rivera, doña Bernardina Fragoso, est entretenu aux frais des sociétaires qu'elle a réunies autour d'elle, et confié aux habiles docteurs Montesdeoca et Vilardebo ; ce dernier a étudié en France, et s'est acquis une haute réputation de savoir et de philanthropie. L'hôtel des Invalides a été institué récemment par l'ex-ministre de la guerre, don Melchor Pacheco y Obes, jeune homme nourri de la lecture de l'histoire de notre révolution, plein de courage et d'intentions droites, patriote jusqu'à l'exaltation, pauvre comme tous les hommes de dévouement, aimé d'une population qui l'admirait, et d'autant plus estimé qu'il était plus simple et plus modeste.

L'hôpital français a été créé par un appel du journal *le Patriote Français* à la population française, par l'influence de M. Thiébaut, colonel de la légion de volontaires, et soutenu par les souscriptions volontaires de nos compatriotes et le bienveillant appui du gouvernement oriental. Nos officiers de marine n'ont jamais manqué de lui apporter leurs généreuses offrandes, et nos commandants de station

l'approvisionnent chaque jour de la quantité de viande nécessaire aux malades. Un jeune chirurgien francais, M. Martin de Moussy (1), a fait preuve d'une noble abnégation en acceptant la tâche de le diriger, d'y pratiquer les amputations, d'y maintenir le bon ordre, d'y soigner, enfin, les nombreux blessés de la légion française dans les *guerillas* quotidiennes. Il est bien secondé dans ses fonctions gratuites par M. le docteur Nollet, de Nancy.

Au cimetière, ou *Campo-Santo*, les tombes des familles les plus riches sont tout simplement des niches pratiquées dans l'épaisseur des murailles, et fermées par une plaque de marbre. Le vulgaire est enterré dans l'enceinte même ; un seul tombeau attire les regards, c'est celui de don Bernabé Rivera, frère du général, tué, dans une rencontre, par des Gauchos de l'armée de Rosas ; il est surmonté d'une statue d'assez mauvais goût, qui semble pleurer le héros : apostrophes au soleil, à la terre, imprécations contre les meur-

(1) Des circonstances particulières l'ont forcé récemment à donner sa démission qu'on a généralement déplorée.

triers, plaintes retentissantes et menaces stériles, rien ne manque à l'inscription tumulaire.

La place du *Mercado Chico* (petit marché) est carrée, et occupée par une halle mesquine. La place *del Fuerte*, située vis-à-vis le Fort, siége du gouvernement, est petite et mal pavée. La place *de la Constitucion* est un grand carré, dont les quatre côtés présentent des constructions régulières, l'église de la Matriz, et le Cabildo, hôtel de ville, où se rassemblent les chambres. La prison est comprise dans le Cabildo. Le *Mercado de la Ciudadela* occupe l'ancienne position de la citadelle ; de hautes et vieilles murailles l'entourent encore, débris sans tristesse et sans majesté. Ce marché présente, le matin, un spectacle assez bizarre. Le *carnicero*, qui, en temps de paix, donne la viande à 5 centimes la livre, la vendait, pendant le siége, presque à prix d'or. Les légumes, les fruits, le lait, les citrons, les oranges, les pêches, les ananas, les sandias ou melons d'eau, presque tous les fruits du vieux et du nouveau monde, s'y vendent en abondance dans leur saison. De charmantes

Orientales s'y croisent en tous sens pour voir les fleurs du jour, pour faire admirer leurs cheveux noirs, leurs têtes royalement belles, leur négligé couvert d'un châle très-riche, pour entendre quelque Français s'écrier avec une vivacité qui leur plaît : *Que linda!* (Qu'elle est belle!)

La place de *Cagancha*, qui rappelle une victoire décisive du général Rivera sur Echague, général de Rosas, clôt la ville ancienne, et ouvre la nouvelle. Derrière cette place est le marché que je viens de décrire ; devant elle s'ouvre la longue avenue du *Cordon*. La place de *los Toros*, ainsi nommée parce qu'elle contenait un cirque, où avaient lieu des combats de taureaux, s'arrondissait à l'extrémité du *Cordon*. Des fortifications la traversent aujourd'hui ; le cirque est démoli, et bien que j'aie assisté aux jeux sanglants dont il était le théâtre, je m'épargnerai le soin de les décrire, et au lecteur l'ennui de les entendre raconter pour la millième fois. Je renvoie le lecteur à tous les voyages en Espagne, voire même à celui de M. Théophile Gautier.

Montevideo compte quarante mille habitants.

Les fils du pays portent le nom d'Orientaux. Fiers comme les Espagnols, familiers dans leur intérieur, hautains en public, vêtus à l'européenne et souvent avec recherche, ils vivent presque tous du produit de leurs *estancias*, qu'ils font gérer à la campagne. Ils ne se livrent au commerce de la *tienda* qu'avec une grande répugnance, et conservent, dans ce cas, vis-à-vis de l'acheteur, la même morgue que devant l'étranger; le *mozo* leur sert d'intermédiaire; leur travail se borne aux achats et à la surveillance. Jaloux des émigrés de toute nation, qu'ils appellent *gringos* ou *carcamanes*, ils savent rendre justice cependant à leur activité, à leur intelligence, et ont prouvé plus d'une fois qu'ils pourraient lutter avec eux sur ce point. Mais il est si doux de fumer le cigarrito doré, de boire chez le *confitero* les liqueurs sucrées et les sirops rafraîchissants, de jouer, avec cette verve acharnée qui les caractérise, une rapide et savante partie d'échecs, d'obéir au caprice vagabond de la promenade, et de faire briller dans les visites du soir les mille facettes d'un style éblouissant! Tout cela est si doux, si commode, si facile;

les Orientales aiment tant cette oisiveté de bon goût, elles sourient si gaiement à ces adorateurs vivant pour aimer, jouir et plaire, que cette fainéantise élégante a gagné beaucoup de fils du pays. Pour un grand nombre, hélas ! cette existence, enviée quelquefois et souhaitée et rêvée par tant d'autres, n'est qu'une misère dorée, la plus affreuse de toutes, la plus méritée, et la moins digne d'une pitié secourable et vraie. Heureux ceux à qui la richesse peut faire de tels loisirs sans dangers et sans remords !

J'ai montré déjà les Orientales dans leur matinale excursion au *Mercado*. Dois-je les montrer aspirant, comme les Argentines, l'éternel maté ; aimant, comme elles, les fleurs nouvelles et odorantes ; consultant la brune *camerista* et le miroir inexorable ; s'occupant avec passion des mille détails de la toilette ; aimant avec moins d'abandon, mais avec plus de fierté ; aussi tendres, mais plus jalouses ; dédaigneuses et folles, ravissantes de gaieté, de malice, de coquetterie; tantôt espiègles comme des Françaises, tantôt calmes comme les beautés anglaises, tantôt passionnées comme des

Napolitaines, tantôt langoureuses comme les pensives beautés de l'Allemagne? Elles ne savent point, comme les Argentines, déguiser par des réticences leurs secrètes pensées ; elles vous aiment ou vous haïssent ; elles se manifestent sincèrement indifférentes, et leur dédain est aussi franc que leur estime. Si leurs sympathies politiques les portent vers le prétendant Oribe, elles exaltent avec une brutalité charmante son énergie sanglante et sauvage, expliquent, en l'absolvant, sa barbarie qu'elles honorent d'un caractère de grandeur, et trouvent que sa haine pour l'étranger, si aveugle et si exclusive qu'elle soit, naît d'un patriotisme fervent, d'une énergique adoration pour l'indépendance de la république. Au lieu de voir en lui l'instrument de Rosas, qui lui prête une armée pour se servir plus tard de lui, elles proclament hautement que Rosas, au contraire, n'est que le maladroit instrument d'Oribe. Si leurs cœurs sont pour Rivera, elles sont tout à lui; sa bonhomie maligne, l'astucieuse finesse de ses ruses inépuisables, l'abandon de ses mœurs, son abord facile à tous, sa tolérance pour l'étranger paisible et

laborieux, la longue persévérance de ses *guerrillas* sans fin, trouvent en elles d'ardentes apologistes. Il est pour elles *el fuerte brazo de la patria*, l'antique héros de l'indépendance orientale, le vainqueur généreux, le riche qui n'a rien parce qu'il sait donner, le Gaucho civilisé plein d'insticts primitifs et nobles, qui ne prend aux uns que pour combler les autres, ne répond que par l'indulgence à la cruauté de ses ennemis, et par ses désordres, son habileté, sa manie du jeu, son amour pour la campagne, et ses guerres vagabondes, personnifie complétement l'homme du pays.

La population espagnole de Montevideo, étant privée du consul, est soumise aux mêmes charges que les nationaux. Elle est peu nombreuse. La population française aime Rivera, à cause de ses qualités et même de ses défauts. Elle compte 15,000 ames, et l'on sait que parmi elle il s'est rencontré 3,000 hommes, capables de prendre les armes pour défendre la ville, et de soutenir depuis deux ans et demi avec un admirable courage les rigueurs et les combats d'un siége. Négociants, bouti-

quiers, maçons, charpentiers, cordonniers, tailleurs, ébénistes, coiffeurs, serruriers, les Français exercent à Montevideo toutes les professions. Les Basques, qui ont fourni 1,000 hommes à la Légion française, travaillaient surtout, pendant la paix, dans les *saladeros* et les *estancias* ; ils gardaient les troupeaux et les écorchaient avec autant d'adresse que de véritables *Gauchos*; ils bâtissaient des maisons; ils avaient bâti presque tout un quartier, le *Cordon*. Ils gagnaient par leur rude labeur jusqu'à 11 et 12 fr. par jour. C'était plaisir de les voir, le dimanche, avec leur veste courte serrée à la taille par une ceinture rouge, leur béret bleu *crânement* posé sur leur tête fière et droite, rire buyamment dans les cabarets pleins de gaieté, s'exercer à la paume dans les salles qu'ils s'étaient faites, et se livrer à leur danse nationale. La coquette Basquaise attirait les regards par sa démarche hardie, sa taille cambrée, ses yeux vifs et prompts à la riposte, et ce foulard bariolé. originale coiffure, placé sur ses cheveux, comme un vaste papillon qui déploierait ses ailes diaprées. Les Français, les Basques, les Béarnais avaient déjà leurs bals ;

déjà nos danses caractéristiques étaient naturalisées au Rio de la Plata ; l'invasion d'Oribe, la volonté de Rosas a tué la joie, a tué le travail, a changé les fêtes gaies et bruyantes en un deuil sombre et muet.

Les Canariens s'adonnent au jardinage et à la culture ; un grand nombre d'entre eux ont commencé des essais en ce genre dans le district de Maldonado ; les *guerrillas*, dont il a été le théâtre, ont anéanti leurs travaux. Ils approvisionnent de fruits et de légumes le marché de la capitale ; ils sont employés généralement dans les *quintas* voisines, et leurs bras forts et laborieux obtiennent de la terre féconde des richesses dont les Orientaux n'avaient pas soupçonné l'existence. Les Sardes, les Génois, l'émigration la plus nombreuse après l'émigration française, puisqu'ils ont formé une légion de sept cents hommes, sont ou *lanchoneros* ou caboteurs.

Les nègres esclaves ont été affranchis dans la crise de l'invasion, et forment un corps de quinze cents hommes, qui contribue à la défense de la place. Ce corps comptait deux mille hommes en février 1843.

L'émigration Argentine a formé aussi, à Montevideo, une légion pour combattre contre Rosas ; cette légion est peu nombreuse. Le général Paz est un émigré Argentin. Il est, en ce moment, à la tête des Correntinos insurgés. Don Florencio Varela, chargé dernièrement d'une mission en Angleterre, et avec lequel plusieurs de nos députés se sont longuement entretenus, est, avec le célèbre général, l'homme le plus remarquable de l'émigration Argentine. Cette classe d'émigrés est calme, savante, pleine d'une dignité peut-être exagérée, divisée par des dissensions intempestives qui servent la cause de Rosas, et souvent réduite à de ténébreuses démarches, à des actes équivoques, que sa position précaire excuse, mais ne saurait légitimer. Elle a été dignement et généreusement accueillie dans son exil forcé : mais les vrais Orientaux n'éprouvent pour elle qu'une sympathie médiocre, et se moquent de sa verbeuse indignation sans résultats, de même qu'ils méprisent ceux de leurs compatriotes, partisans d'Oribe, qui ont lâchement quitté le sol natal pour aller à Buenos-Ayres attendre

la prise de Montevideo, sous la livrée de Rosas, et son portrait à la boutonnière.

Les habitudes et les coutumes de Montevideo ont une grande analogie avec celles de Buenos-Ayres ; seulement la terreur inspirée par le dictateur Argentin n'y est connue que comme histoire. La danse, la musique, les fleurs et les parfums, telles sont les prédilections des Orientales. Les premières notes d'un galop les font frémir : leur pensée voltige déjà dans le salon. Aussi sont-elles prévenantes, agaçantes, séduisantes même pour tout cavalier national et étranger : Cette réflexion « *il dansera* » fait son plus bel éloge. On vous accueille avec joie, on vous voit partir sans trop de peine, mais il y a de la grâce dans la réception et dans l'adieu. Ce n'est pas une des moindres curiosités de la vie montévidéenne que certains salons, où reçoivent quelques jeunes filles isolées, sans autre appui que leur réserve, sachant être à la fois gracieuses et dignes, engageantes et quelque peu sérieuses, toujours sûres d'elles-même, malgré l'absence des grands parents, qui préfèrent le sommeil anticipé aux bruyantes réunions.

Les *tertullias* en forme s'ouvrent solennellement par un menuet sérieux ou *liso*, dansé et mimé avec une majesté sacramentelle. Je lui préfère de beaucoup le menuet *montonero*, connu à Buenos-Ayres sous le nom de menuet fédéral. Il est vif, passionné, fougueux; la valse lui prête l'ardeur de ses évolutions rapides, le charme de ses voluptueuses étreintes. Les doigts des danseurs imitent le sautillant éclat des castagnettes, et ce bruit cadencé ajoute à la musique expressive par elle-même je ne sais quel relief original. Hélas! la *montonera* disparaît chaque jour; il faut aux étrangers des supplications pour l'obtenir; Musard et ses quadrilles, et ses galops, et ses valses ont fait le tour du monde, en passant par Montevideo. Des voix gracieuses et fraîches y chantent des airs nationaux, des romances françaises, des ariettes italiennes. Je me souviens d'avoir écouté avec émotion une romance gracieuse que l'orgue de Barbarie a vulgarisée en France :

Parle-moi, je t'en prie, etc.

La voix qui l'interprétait était douce, char-

mante, suave et plaintive, et les paroles françaises empruntaient à son accent créole un cachet précieux de singularité piquante. — La guitare et sa *canzion* traînante consolent la la classe pauvre de sa vie monotone : à la tombée de la nuit, l'obscurité s'anime de concerts plus bizarres qu'harmonieux. Je ne parlerai pas de la danse des nègres, *la media-caña :* cette fougueuse étude de Rubens, que tout le monde a vue au musée du Louvre, la kermesse flamande, est chaste et pudique à côté de ces saturnales, innocentes pourtant, parce qu'elles s'ignorent.

Les fêtes du carnaval sont, à Montevideo, une inondation parfumée. Des eaux de senteur, introduites dans des œufs vides fermés avec de la cire, pleuvent de toutes parts du haut des *azoteas* sur les passants. Une brillante toilette attire sur celui qui la porte une averse complète. On se poursuit, on se mouille, on se lutine, de terrasse en terrasse. Ce sont généralement les femmes qui attaquent, enveloppées dans de longs peignoirs blancs, et toutes frétillantes de gaieté. Heureux qui les atteint dans leur fuite! Le carnaval excuse

bien des privautés Le général Rosas, en février 1844, a aboli, à Buenos-Ayres, cette liberté dernière des malheureux Argentins.

A Montevideo, le mouvement intellectuel se développe avec lenteur, parce que la guerre ne permet pas le loisir studieux. J'ai trouvé cependant, au milieu de l'anarchie momentanée de cette population, un collége, *colegio de Humanidades*, dirigé avec talent par M. de Vargas; une *junta de Hygiene*, qui reçoit les chirurgiens et les médecins, en exigeant d'eux, outre des études spéciales, une connaissance suffisante de la langue espagnole; et un *Institut historique*, qui, plus tard, jettera une vive lumière sur le passé et l'avenir de cette contrée. Trois journaux quotidiens répandent chaque jour des idées générales et saines et les nouvelles du jour parmi la population : 1° Le *Constitucional*, rédigé en espagnol par un Oriental, don Isidoro de Maria, dont la polémique ne manque pas de verve, bien que les études premières lui fassent défaut; 2° le *Nacional*, aussi en langue espagnole, œuvre exclusive d'un Argentin émigré, don Jose Rivera Indarte, écrivain périodique habile,

ferme, mais dont la position particulière fait suspecter souvent à bon droit l'impartialité, 3° et le *Patriote français*, journal rédigé autrefois par notre compatriote, M. Vial, aujourd'hui par M. Lefèvre; chargé pendant six mois de l'écrire, j'ai vigoureusement aidé, autant qu'il dépendait de moi, à la création et au maintien de la Légion française. Deux autres journaux, l'un anglais et l'autre français, le *Britannia* et le *Messager*, n'ont eu qu'une existence éphémère. Le *Messager* était un organe des idées de Fourrier; le rédacteur, M. Eugène Tandonnet, était un ancien rédacteur de la *Phalange* et de la *Chronique du mouvement social*.

L'émigration argentine compte, à Montevideo, plusieurs poëtes distingués : M. Echeverria, talent sérieux, mélancolique et rêveur; M. Marmol, imagination ardente et jeune, et don Florencio Varela, poëte politique et moraliste. Parmi les Orientaux, je nommerai don Adolfo Berro, enlevé, à la fleur de l'âge, aux admirateurs de sa muse harmonieuse, fraîche et colorée; don Carlos Gomez, lyrique fervent, chaste et chaleureux; don Jose Maria Gutierrez, et don Alejandro Magariños, mon

ami, dont les vingt ans promettent à sa patrie une poésie vigoureuse, élevée et nationale. Je nommerai, en dernier lieu, le digne vétéral de la littérature orientale, don Francisco Figueroa, le Rouget de l'Isle de la *Marseillaise* montevidéenne, dont voici une strophe :

Libertad, libertad, Orientales!
Este grito à la pätria salvó,
Que à los fieros tyranos asombra
Y à los libres infunde valor.
Horrores y sangre y muertes
Nos costo este don sacrosanto gozar :
Libertad en la lid clamaremos,
Y muriendo tambien *libertad!*

Il est un cri qui sauva la patrie :
Orientaux, liberté, liberté!
Aux fiers tyrans il donne l'insomnie,
A l'homme libre un courage indompté.
Par bien du sang, des pleurs, des funérailles,
Ce don sacré, nous l'avons acheté :
Liberté! soit notre cri des batailles!
Même en mourant, crions tous liberté!

Telle a été la devise du gouvernement oriental, dont le pouvoir exécutif est représenté

par le président et ses ministres; le pouvoir législatif, par la chambre des représentants et le sénat. Indépendance du pays envers et contre tous, protection et bienveillance pour les étrangers industrieux, fermeté à l'intérieur sans rigueurs inutiles : voilà son plan de conduite. Le général Fructuoso Rivera a cessé d'être président en 1843, et commande l'armée orientale en campagne. Le président provisoire, don Joaquin Suarez, attend qu'un état de choses plus calme permette d'élire un président définitif. Le ministre de l'intérieur et des affaires étrangères est M. Santiago Vasquez, esprit défiant et rusé, intelligence fine et pratique; le ministre de la guerre, le colonel Melchor Pacheco y Obes, est le digne soutien de son pays. Une question d'amour-propre l'a déterminé dernièrement à donner sa démission, et les démonstrations imprudentes de ses amis lui ont fait prendre le sage parti d'aller attendre au Brésil des circonstances plus calmes qui lui permettent de revenir dans sa patrie. Il est remplacé au ministère de la guerre par le général Bauza, et, dans le commandement de la ville, par le

colonel Florès (1). Quant au ministre des finances, c'est tantôt M. Bejar, tantôt M. Muños, tantôt M. Andres Lamas, inhabiles tous trois, malgré leur capacité, à se créer des ressources qui ne soient pas onéreuses, dans les circonstances critiques où ils administrent ce département. M. Andres Lamas, jeune légiste de belle espérance, caractère conciliant et ferme, s'est acquitté quelque temps, à son honneur, des fonctions de chef politique. Il a été moins heureux, comme ministre des finances.

Tous les Orientaux sont soldats, quand le pays les appelle. L'armée de la république orientale de l'Uruguay compte cinq mille hommes de cavalerie en campagne, sous les ordres du général Rivera, et trois mille hommes d'infanterie dans la ville, commandés par le colonel Garribaldi, depuis que le colonel Pacheco y Obes a donné sa démission, et que le général Paz a quitté la ville pour organiser

(1) Le colonel Florès a quitté récemment Montevideo. Parti avec cinq hommes dans un *lanchon*, il a débarqué près de *Colonia del Sacramento*; aujourd'hui il bat la campagne en partisan avec deux cent cinquante hommes. Souvent même il assiége les troupes d'Oribe, qui occupent *Colonia del Sacramento*. Garribaldi le remplace à Montevideo.

les *Correntinos* soulevés contre Rosas. Il existe de plus momentanément, à Montevideo, une légion française et une légion italienne, dont la première compte encore à peu près *deux mille* hommes, et la seconde cinq cents.

La marine marchande se borne aux bateaux et aux goëlettes de cabotage ; le seul trois-mâts peut-être, qui porte le pavillon oriental, appartient à un négociant français, M. Paul Duplessis. Ce navire, *le Tigre*, fait les traversées de Marseille.

La marine de guerre est composée de cinq ou six *lanchones*, armés en guerre, de deux goëlettes, et d'un brick, dont le commandement a été donné à un émigré italien, Giuseppo Garribaldi, audacieux comme un corsaire, brave comme un sabre, qui, dernièrement encore, en vue de l'escadrille argentine, dont un seul bâtiment suffirait pour anéantir la sienne, a saisi une goëlette et un brick argentins richement chargés. Il a le titre de colonel, assez bizarre pour un marin, et a puissamment contribué à l'organisation de la légion italienne.

Les productions de la république orientale

de l'Uruguay sont absolument les mêmes que celles de la république Argentine; seulement il est positif qu'un grand nombre des provinces de cette dernière enverront leurs produits à Montevideo, dont le port, par sa sûreté, attire de préférence les navires européens. Chevaux par milliers, bœufs et vaches innombrables, mulets grands et solides, pâturages immenses, telles sont les principales ressources de cette terre, heureuse si la paix y régnait. Les cuirs sont exportés pour l'Europe; les cornes servent à confectionner des vases, des cuillers, des peignes, des pots et des cruches. Le cuir impropre à la vente convient pour fabriquer des cordes, des matelas, des cabanes; la graisse supplée à l'huile; le suif entre dans la composition du savon et de la chandelle; les os brûlent admirablement et remplacent le bois; les crânes du bétail desséchés deviennent les chaises des *ranchos* et des *estancias*. Le lait se transforme en ragoûts bizarres, en fromages, rarement en beurre, mais cela viendra. Ajoutez à cela que le bétail de Monntevideo est plus grand que celui de Salamanque, le plus beau de l'Espagn. Quelques années de paix,

et les herbes longues et épaisses des pâturages feraient place à de belles prairies artificielles, aux peupliers, aux saules, aux arbres fruitiers; les forêts, voisines des rivières, acquerraient une valeur considérable, et des routes, des canaux, se joindraient bientôt aux fleuves navigables, pour faciliter les relations commerciales et porter la civilisation chez les tribus indigènes, dont une seule, celle des *Tapes*, fournit au général Rivera quinze cents de ses meilleurs cavaliers. — Des fabriques même s'établiraient promptement aux environs de la ville, ainsi que le prouve le vaste établissement de M. Doynel, qui fournissait de bougies presque toute l'Amérique du Sud, et auquel la fin du siége rendrait toute son activité.

Les seuls animaux sauvages de la république sont le cuguar et le jaguar; le caïman et le singe y sont très-rares. Parmi les oiseaux, j'ai remarqué le chima-chima, le chimango, le colibri, l'oiseau-mouche, la colombe, la perdrix, la gaviota, la perruche et le nandu. Parmi les poissons de la rade, qui sont généralement exquis, on compte le bagre, le surubi,

la raia, la corbina, et en abondance telle, que les pêcheurs approvisionnaient presque dans un temps toute la garnison, d'après un traité conclu avec le gouvernement local.

Voici l'abregé du système monétaire de Montevideo.

Doublon, once d'or, quadruple. . . .	83 fr.	42 c.
Piastre forte, patacon..	5	30
Piastre courante de convention. . . .	4	42
Réal fort	»	66
Real faible.	»	55
Vinten.	»	11

Il faut 960 reis pour une piastre forte ou patacon ; c'est ce qui a fait compter par piastre courante, laquelle vaut juste 800 reis ou 8 réaux faibles.

En 1842, la douane de Montevideo a rapporté *quinze millions* de francs ; régulièrement administrée, elle eût rapporté le double. Aujourd'hui que le commerce étranger l'a sous sa surveillance, par suite d'achats partiels, l'ordre y rentrera avec l'abondance, au retour de la paix. J'ai relevé sur les registres officiels la valeur des importations de Montevideo et des exportations. La voici, prise dans les cinq

années les plus prospères de la ville ; en effet, on sait que, depuis 1842, la ville est complétement bloquée par terre, et partiellement par terre.

Valeur des importations faites à Montevideo.		*Valeur des exportations.*	
Années.	Piastres courantes.	Années.	Piastres courantes.
1838.	6,696,195	1838.	5,611,582
1839.	10,329,405	1839.	8,471,926
1840.	9,687,090	1840.	7,821,720
1841.	9,042,232	1841	6,886,898
1842.	9,237,696	1842.	7,321,066
Total pour cinq ans.	44,992,616	Total pour cinq ans.	36,413,192

Tous les négociants, tous les commissionnaires, qui font des affaires avec le pays, m'accorderont facilement que la douane était fraudée d'un quart au moins. Ajoutons donc un quart à cette valeur, et nous approcherons de la vérité.

Importations à Montevideo en cinq ans.

Valeur en piastres courantes.	44,992,616
Plus 1/4.	11,248,154
Total	56,240,770
Valeur en francs.	257,384,203 fr. 40

Valeur moyenne chaque année.	51,476,640 fr.	68
30 pour 100. droits, frais, etc.	15,432,992	20
Total des importations annuelles. .	66,909,632 fr.	88

Exportations à Montevideo en cinq ans.

Valeur en piastres courantes.......	36,113,192		
Plus 1/4.	9,028,298		
Total............	45,141,490		
Valeur en francs................	199,525,385	fr.	80 c.
Valeur moyenne chaque année.....	39,905,077	fr.	16 c.
12 pour 100, droits, frais..........	4,788,609		25
Total des exportations annuelles.	44,693,686	fr.	41 c.
Valeur des importations annuelles..	66,909,632	fr.	88 c.
— exportations — ..	44,693,686		41
Total général de la valeur du commerce annuel du port de Montevideo....................	111,603,319	fr.	29 c.

Le commerce d'exportations et d'importations du port de Montevideo s'est donc élevé, pendant cinq ans, à la valeur moyenne annuelle de CENT DOUZE MILLIONS de notre monnaie. Voyons maintenant à quel chiffre atteignait ce commerce, en 1842, dernière année prospère, que l'invasion d'Oribe a malheureusement troublée.

1842.

Port de Montevideo.

Valeur des importations en piastres courantes....................	9,237,696		
1/4 en sus pour fraudes.	2,509,424		
Total............	11,547,120		
Total en francs...	51,037,270	fr.	40 c.
30 pour 100, droits, frais...........	15,311,171		12
Total...............	66,348,441	fr.	52 c.
Valeur des exportations en piastres courantes.............	7,321,066		
1/4 en sus pour fraudes. . .	1,830,266		
Total.	9,151,332		
Total en francs . .	40,448,887	fr.	44 c.
12 pour 100, droits, frais..	4,853,866		49
Total.	45,302,753	fr.	93 c.
Total général : Importations. .	66,348,441	fr.	52 c.
Exportations.	45,302,753		93
Total.	111,651,195	fr.	45 c.

Ainsi, en 1842, le port de Montevideo faisait un commerce, dont la valeur générale était de CENT ONZE MILLIONS et près de SEPT CENT

MILLE francs. Dans les importations, qui s'élevaient à SOIXANTE-SIX MILLIONS de francs, la France était pour un cinquième, c'est-à-dire pour TREIZE MILLIONS ; dans les exportations, pour un neuvième, c'est-à-dire pour CINQ MILLIONS. SOIXANTE-QUINZE bâtiments français prirent part à ce mouvement commercial.

Je tiens ces détails précis, écrits de la main de don Conrado Rucker, employé supérieur de la douane de Montevideo.

Les importations consistent en étoffes, bijouteries, draperies, comestibles, meubles, fer, ferblanc, charbon de terre, farine, vins de Bordeaux, de Cette et d'Espagne, eaux-de-vie de France, tabac de la Havane, tabac du Paraguay, yerba-maté, articles de Paris. Les exportations consistent en cuirs salés, cuirs secs, peaux de moutons, peaux de loups marins, graisse, huile, crin, os, cornes, laines, cendres, viandes sèches et salées, suif, plumes d'autruches, bougies, chandelles, langues sèches, savon, mulets excellents pour le travail (Bourbon en prend chaque année TROIS OU QUATRE CENT).

Montevideo commerce avec l'Angleterre,

les États-Unis, la France, Anvers, Gênes, Hambourg, l'Espagne, Amsterdam, le Brésil, la Havane, Guyaquil, Bourbon, Oportò, les Canaries, Québec, Brême, Altona et Buenos-Ayres.

III.

Conclusion.

Sir Robert Peel a déclaré dernièrement, à la tribune anglaise, que la France, l'Angleterre et le Brésil intervenaient enfin formellement entre la république orientale de l'Uruguay et la confédération Argentine. M. Guizot a répété cette assurance à la tribune de la chambre des députés; et M. le baron Deffaudis est parti comme ministre plénipotentiaire

au Brésil, pour représenter la France dans cette intervention. Sir William Gore Ouseley représentera l'Angleterre. Quelle doit être cette intervention ? quels sont les intérêts des trois puissances qui veulent la réaliser ? Et d'abord de quoi s'agit-il ? quelles sont les questions débattues dans le pays même ?

Ainsi : 1° état des partis dans le pays même ; 2° intérêts des trois puissances médiatrices ; 3° nature de leur intervention : telles sont les trois questions que je veux examiner consciencieusement, en indiquant la solution qui me paraît la plus logique.

1° État des partis dans le Rio de la Plata.

Le 29 octobre 1840, M. le baron de Mackau signait, à bord de *la Boulonnaise*, en rade de Buenos-Ayres, conjointement avec don Felipe Arana, chargé de pouvoirs du gouverneur Rosas, le traité qui mit fin au blocus français, et qui régla les indemnités dues à nos compatriotes spoliés. Ce traité est un fait accompli et jugé : je n'en discuterai plus les vices. Il fixait les délais pour le payement des indem-

nités, recommandait à la clémence de Rosas les Argentins émigrés que nous abandonnions à leurs propres forces, restituait à la confédération Argentine ses bâtiments capturés et l'île de Martin-Garcia, que nous avions fortifiée, après l'avoir prise ; garantissait, en termes ambigus, l'indépendance de la république orientale de l'Uruguay, établissait que les Français ne pourraient être assujettis au service militaire dans la confédération Argentine, et enfin, réservait à notre nation le traitement de la nation la plus favorisée.

A peine M. de Mackau avait-il quitté le Rio de la Plata, que le gouverneur Rosas, débarrassé d'un blocus onéreux, mettait sous les ordres du général Oribe, ex-président de la république de l'Uruguay, à la démission duquel l'influence de nos agents avait largement contribué, une armée de huit mille hommes, qui envahit l'Entre-Rios, soulevé contre Rosas, et se prépara à passer l'Uruguay. Le général don Fructuoso Rivera, président de la république orientale de l'Uruguay, se mit en campagne pour repousser cette invasion. On guerroya longtemps sans résultat. Enfin, en

novembre 1842, le général Rivera battit complétement, sur le Gualeguay, l'avant-garde du général Oribe, commandée par Urquiza, gouverneur de l'Entre-Rios. Ce succès enfla prodigieusement Rivera, et le rendit imprudent, parce qu'il se crut invincible. Le 6 décembre, même année, Oribe, par une marche habile et prompte, surprit l'armée orientale ; et ses huit mille hommes massacrèrent ou dispersèrent les six mille hommes de Rivera. A Buenos-Ayres, le 16 décembre, les deux ministres plénipotentiaires anglais et français, MM. Mandeville et de Lurde, publièrent alors une note énergique), qui sommait les deux partis de rentrer sur leurs territoires respectifs. Il n'en fut tenu, il n'en a été tenu nul compte. Explique qui pourra l'attitude des deux gouvernements européens, en présence de ce dédain manifesté pour leur volonté, formulée nettement par leurs agents.

Le général Oribe commit une grande faute : au lieu de profiter à outrance de sa victoire, et de marcher sur Montevideo consterné, avec trois ou quatre mille hommes de cavalerie, laissant le gros de son armée sous les ordres

d'un lieutenant, il continua lentement sa marche lourde et toute d'une pièce à travers l'État de l'Uruguay. Rivera, lui, déploya une habileté singulière ; il organisa partout des *guerrillas* pour harceler la pesante armée de l'invasion, réunit ses plus habiles lieutenants, d'immenses troupes de bétail et des chevaux innombrables, et arriva sous les murs de Montevideo à marches forcées. Le général Paz s'y trouvait déjà, et on parlait de fortifier la ville. Le ministre général de Rivera, M. Vidal, aujourd'hui à Paris, donna sa démission. M. Santiago Vasquez fut appelé au ministère de l'intérieur et des affaires étrangères, M. Muños aux finances, le colonel Pacheo y Obes à la guerre ; don Andres Lamas fut nommé chef politique, et le général Paz, commandant de la place. Toute la population fut appelée aux armes ; les fortifications s'élevèrent ; les nègres furent déclarés libres et enrôlés.

Cela fait, Rivera repartit, recueillit sur son passage tous ses fidèles Gauchos, et se mit sur les derrières d'Oribe, hargneux et fugitif, souvent repoussé, mais infatigable et inquiétant.

En février 1843, le général Oribe arrive avec toute son armée au Cerrito, à cinq kilomètres de Montevideo. Au lieu d'une ville sans défense et prête à lui ouvrir ses portes, il a devant lui des fortifications défendues par cent pièces de canon, et une garnison de trois mille hommes déterminés à la résistance. L'armée qu'il commandait inspirait une grande terreur, parce qu'elle avait marqué partout son passage par des traces de sang ; après la bataille de l'Arroyo Grande, elle avait égorgé (*degollado*) tous les officiers prisonniers, et mis à mort impitoyablement les étrangers inoffensifs qui refusaient de s'enrôler et de la suivre. A chaque bataillon de cette armée était et est encore attaché un égorgeur (*degollador*), dont la fonction consiste à couper la gorge aux prisonniers. Cette horrible besogne s'exécute au son d'un air terrible, la *resbalosa*, grincé par des mains sanglantes sur les cordes métalliques de discordantes guitares. La population française de Montevideo s'émut. Oribe pouvait prendre la ville ; et, en présence de ses hordes, que deviendraient les propriétés et la vie de chacun ? Le consul général de France,

M. Théodore Pichon, convoqua lui-même ses compatriotes, et il fut convenu que, si le danger devenait grave et menaçant, la population française se réunirait dans des postes désignés d'avance, s'entendrait, s'armerait, et repousserait la force par la force. Un manifeste, qui indiquait ces dispositions, fut imprimé et publié avec la signature des commissaires de la population, et celle de M. Pichon, qui les présidait. Un détachement de marins français de la corvette *l'Aréthuse*, commandée par le loyal Breton, *M. le Guillou Penanros*, fut débarqué et caserné à la douane, pour protéger les magasins de dépôt. La frégate anglaise *l'Alfred* débarqua aussi un détachement de soldats de marine, qui furent casernés à la douane, dans le même but

Sur ces entrefaites, une communication officielle de Rosas aux agents étrangers dénonça le blocus de Montevideo. Le gouvernement oriental déclara que, si ce blocus était accepté, il renverrait de la place les bouches inutiles. Une députation française se rendit, le 30 mars 1843, à bord de la frégate *la Gloire*, auprès du vice-amiral français, M. Massieu de

Clairval, qui la reçut froidement, déclara qu'il acceptait le blocus, et qu'il offrait un asile à son bord à tous les Français qui le réclameraient. C'était tout ce que ses instructions lui permettaient de faire pour une population de quinze mille âmes : il ajouta qu'il ferait transporter au Brésil ceux qui en manifesteraient le désir. Les délégués revinrent à terre, la mort dans l'âme.

Le 1er avril, parut une circulaire du général Oribe (1), prenant le titre de président *légal* de la république de l'Uruguay. Furieux des manifestations auxquelles le consul français avait pris part et des inquiétudes des étrangers, il menaçait de traiter comme *sauvages unitaires*, c'est-à-dire, *d'égorger* tous les étrangers qui auraient usé, en faveur des *unitaires*,, de leur influence, quelle qu'elle fût. Le commodore Purvis, chef de la station anglaise, fit rétracter formellement cette circulaire (2), en ce qui concernait les Anglais, et la déclara *digne des Etats les plus arriérés de Barbarie :* le vice ami-

(1) Voir cette circulaire à la fin du volume.

(2) Voir, à la fin du volume, les lettres du commodore Purvis.

ral français ne donna publiquement aucun signe de vie; le consul français refusa de donner suite à l'organisation défensive et protectrice qu'il avait commencée, reculant devant son œuvre, qui avait compromis la population française. Le commodore Purvis fit plus : il rejeta le blocus, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles instructions de son gouvernement. Le vice amiral français ne déclara même point s'il modifiait sa première décision.

Le 4 avril, un cri d'indignation retentit : la population française demanda des armes : le gouvernement oriental lui en offrit, avec des vivres et des vêtements. Ainsi fut créée la légion française, qui bientôt compta trois mille hommes. Les Italiens, au nombre de sept cents, suivirent cet exemple : Montevideo comptait désormais six mille sept cents défenseurs. L'armement français parut aux agents de notre gouvernement un fait *scandaleux*. Le consul français exigea d'abord que la légion ne prît point le drapeau tricolore : on obéit. Il exigea ensuite que chaque légionnaire abandonnât la cocarde tricolore : on obéit. Il exigea que le nom de la France ne

patronnât plus ses enfants : on obéit. Enfin il somma le gouvernement oriental de désarmer *la légion des volontaires*, déclarant qu'en cas de refus le vice-amiral français avait des instructions qui l'autorisaient à employer la force. Le gouvernement oriental refusa net : M. Pichon demanda ses passe-ports, et s'embarqua, le 1er janvier 1844, sur la frégate l'*Atalante*. Le vice-amiral Massieu de Clairval attendait un successeur : il ne voulut rien précipiter. La frégate l'*Africaine* ne tarda point en effet à arriver : elle avait à son bord M. le contre-amiral Lainé. Le 10 avril 1844, celui-ci somma de nouveau le gouvernement oriental de désarmer la légion : elle prit alors le drapeau oriental, et s'appela *deuxième brigade de la garde nationale*.

Depuis ce temps, Montevideo est toujours assiégé : la garnison se compose encore de quinze cents nègres, mille Orientaux, Argentins et Espagnols, deux mille Français, cinq cents Italiens, qui, réunis, forment un effectif de cinq mille hommes. Le général Paz a quitté Montevideo ; depuis octobre 1844, il est dans la province de Corrientes, où il a

réuni, avec l'aide du général Lopez, sept mille Correntinos, Guaycurus et Santa-Fecinos. Le général Rivera, qui n'est plus président de la république de l'Uruguay depuis février 1843, commande cinq mille hommes de cavalerie en campagne avec le titre de *général en chef*. Les provinces Argentines de Salta et de Tucuman ont expulsé les agents de Rosas, et Ibarra, gouverneur de Santiago del Estero, a fait de même. Le Paraguay est en armes, et attend les événements. Au résumé, voici quelles sont les forces respectives des deux partis :

D'UN CÔTÉ.

Garnison de Montevideo.	5,000	hommes.
Armée du général Paz..	7.000	
Armée du général Rivera.	5,000	
Total.	17,000	

DE L'AUTRE.

Armée d'Oribe devant Montevideo. . . .	6,000	hommes.
Armée d'Ignacio Oribe et d'Urquiza opposée à Rivera.	6,000	
Armée du général Garzon et du général Mancilla opposée à Paz.	6 000	
Total.	18,000	

Cette guerre a un double caractère, celui de guerre civile entre Oribe et Rivera, entre Rosas et Paz, et celui de guerre de peuple à peuple, entre la confédération Argentine et l'État de l'Uruguay.

A Montevideo, dans la république de l'Uruguay, Rivera est le chef du parti rouge ou *colorado ;* Oribe, du parti blanc ou *blanco*. Rivera est soutenu par les forces vitales de la nation; Oribe, qui devait sa présidence à l'appui de son rival actuel, n'est soutenu que par quelques bourgeois et boutiquiers : l'armée qu'il commande est presque entièrement *argentine ;* celle de Rivera est tout *orientale*.

A Buenos-Ayres, dans la confédération Argentine, Rosas est le chef du parti *fédéral ;* le général Paz, du parti *unitaire*. Rosas a pour lui les Gauchos de la province de Buenos-Ayres ; Paz, ceux de la province de Corrientes, les nombreux mécontents des autres provinces, Santa-Fé, Tucuman, Salta, Santiago del Estero, Entre-Rios, Cordova, et les émigrés de la province de Buenos-Ayres.

Paz et Rivera d'un côté, Oribe et Rosas de l'autre, combattent dans le même but et pour

les mêmes intérêts. Les deux causes, celle de l'indépendance de la république de l'Uruguay, et celle de la lutte contre la tyrannie de Rosas, sont donc aujourd'hui connexes : les forces sont à peu près égales; le parti qui triomphera sera celui qu'appuieront la France, l'Angleterre et le Brésil.

2° Intérêts de ces trois puissances dans la question.

Commençons par la France.

Le traité du 29 octobre 1840 n'a pas été exécuté franchement par Rosas : chaque jour il l'élude, et le rend dérisoire. Les indemnités qu'il stipulait ont été réglées arbitrairement, mais les commissaires du gouvernement français supportent la moitié de ce reproche. Les Argentins émigrés, recommandés à la clémence de Rosas, ont été persécutés autant et plus que jamais. L'indépendance de la république de l'Uruguay, garantie par l'article 4. a été si peu respectée, que, depuis deux ans et demi, le général Oribe assiége Montevideo avec une armée argentine et la flottille de Rosas. Rosas veut soumettre au service militaire

les fils de Français, nés dans la confédération. Il a publié un décret qui donne force de loi à cette mesure. Quant au traitement de la nation la plus favorisée, voici comment cette clause a été observée : des Français ont été dépouillés, d'autres assassinés publiquement par des agents de police (Voir l'affaire d'Iffland, discours de M. Thiers, *Moniteur* des 30 et 31 mai 1844), et la somme des indemnités réclamées aujourd'hui par vingt-trois de nos compatriotes, appuyés de pièces justificatives, s'élève à plus de *huit millions*. N'est-il pas indispensable que la France protége cette infatigable légion française de Montevideo, gardienne vigilante de nos intérêts et de notre honneur ? Ne faut-il pas que cette légion rentre dans le giron de la nationalité française ? Ne protégerons-nous pas, ne rétablirons-nous pas notre admirable commerce annuel de *dix-huit millions* avec le port de Montevideo ? Ne maintiendrons-nous pas, n'exigerons-nous pas la libre navigation de l'Uruguay et du Parana, qui conduiront nos produits au Paraguay ouvert au commerce étranger, et à la province brésilienne de Matogroso, que l'interdiction

arbitraire de Rosas réduit à une déplorable inaction? Ne relèverons-nous pas sur le Rio de la Plata l'honneur français, la puissance française, que Rosas insulte et dédaigne? Ne prouverons-nous pas que nous savons au besoin appuyer par la force la justice insolemment violée?

Passons à l'Angleterre.

L'Angleterre doit tirer de Rosas une éclatante réparation pour les insultes qu'il a fait prodiguer au commodore Purvis, à l'époque où il refusa d'accepter le blocus de Montevideo. Le traité qu'elle a conclu avec la république de l'Uruguay, pour établir sur l'Uruguay et le Parana un service de bateaux à vapeur, doit la déterminer à soutenir le gouvernement actuel de cette république, et certes il n'est pas besoin de s'appesantir sur les profits futurs de cette entreprise : Oribe, esclave des volontés anti-étrangères de Rosas, ne ratifierait pas un pareil traité. Comme la France, l'Angleterre veut rétablir, avec Montevideo, son commerce, encore plus considérable que le nôtre, puisqu'il s'élève chaque année à plus de *vingt millions;* comme la France, elle

veut la libre navigation de l'Uruguay et du Parana, la communication pour tous avec le Paraguay et la province de Matogroso.

Voyons enfin le Brésil.

Sans parler de son commerce avec Montevideo, qui s'élevait annuellement à *douze millions,* le Brésil trouve, en intervenant, l'occasion de mettre un terme aux envahissements de Rosas, qui convoite non-seulement la république de l'Uruguay, mais encore le Paraguay, et les provinces limitrophes du Brésil, dont il aurait la clef par le Parana et l'Uruguay, ce qui lui permettrait de fermer aux étrangers le vaste plateau du Rio de la Plata; — de pacifier la province de Rio-Grande du sud, où les *Farrapos*, soulevés contre l'empire, seraient invincibles avec le concours du général Fructuoso Rivera, dont l'influence, au contraire, les soumettra au baron Caxias; — d'exiger de Rosas l'exécution formelle du traité du 27 août 1828, dans lequel le Brésil garantit l'indépendance de la république de l'Uruguay; — de venger avec éclat les injures prodiguées chaque jour à ses agents et à son gouvernement par les chambres de Rosas; —

enfin, de donner des débouchés à la province de Matogroso.

Enfin, ces trois nations ont un intérêt direct et général à délivrer l'humanité des massacres et des folies sanglantes de Rosas, à maintenir l'intégrité de la confédération Argentine et celle de la république de l'Urugnay, à partager le commerce de la Plata entre Montevideo et Buenos-Ayres, qui l'activeront par leur pacifique concurrence, à empêcher enfin la réalisation de ce double projet de Rosas, 1° domination de tout le plateau du Rio de la Plata; 2° établissement du *système américain*, qui exclurait les étrangers du commerce intérieur, les mettrait à la merci de ses exigences fiscales, et, en cas de résistance, sacrifierait même momentanément les villes du littoral, et, en retenant les produits du pays à l'intérieur, ferait renoncer par la force des choses les étrangers à d'inutiles tentatives pour obtenir des conditions meilleures.

3° Quelle doit être l'intervention ?

Je formule nettement l'opinion qui me semble la seule logique : il faut, ou que la France, l'Angleterre et le Brésil restent simples spectateurs de la lutte entre Rosas et Paz, entre Rivera et Oribe, ou qu'ils appuient par la force et à la fois Paz et Rivera. Dans le premier cas, le triomphe de Paz et de Rivera, qui me paraît inévitable, serait ensanglanté et retardé peut-être d'une année ; dans le second, il serait immédiat, et s'obtiendrait, pour ainsi dire, sans effusion de sang.

Un traité avec Rosas, à supposer qu'il y consente, n'est ni rationnel ni même possible pour deux causes principales et, je crois, péremptoires : 1° le général Rosas, s'il accepte les propositions conciliatrices des trois puissances intervenantes, les violera aussitôt que que la force ne sera plus présente pour en exiger l'exécution ; sa conduite après le traité du 29 octobre 1840 en est une preuve évidente, et les huit millions d'indemnités que réclament vingt-trois de nos compatriotes sont

une éloquente démonstration de sa mauvaise foi probable, je devrais dire certaine, pour l'avenir; 2° comment traiter à la fois dans l'intérêt de Paz, de la légion française et de Rivera? Rivera consentira-t-il à ce qu'Oribe et ses partisans rentrent à Montevideo, et à ce qu'ils puissent concourir à de nouvelles élections? La légion française se contentera-t-elle de se voir sauvée, sans s'inquiéter des réactions futures, si Oribe peut installer son parti dans une ville qu'elle défend contre lui, sans vouloir que les intérêts de Paz et de son armée soient sauvegardés? Enfin, le général Paz, aujourd'hui en campagne avec sept mille hommes, renoncera-t-il à des chances certaines de succès, pour accepter une transaction qui serait inévitablement violée plus tard par Rosas? Evidemment non.

Donc, puisque trois grandes puissances se sont décidées à intervenir dans cette question de la Plata, cette intervention doit ou ne pas avoir lieu, ce qui serait une reculade honteuse, ou s'effectuer par la force. Appuyés sur leurs griefs, que j'ai surabondamment énumérés, sur le refus constant de Rosas de faire

justice aux Français spoliés, sur les insultes prodiguées aux agents anglais et brésiliens, sur l'interdiction de la libre navigation du Parana et de l'Uruguay, sur l'intérêt commercial respectif de chacune des trois nations, sur les traités du 27 août 1828 et du 29 octobre 1840, la France, l'Angleterre et le Brésil doivent proclamer que définitivement ils rompent avec le gouverneur Rosas, et que, désespérant de sa mauvaise foi évideute et constante, ils lui déclarent formellement la guerre. Buenos-Ayres bloqué, l'île de Martin-Garcia occupée, l'escadrille de Brown saisie, le petit port du *Buceo*, où Oribe reçoit ses approvisionnements, bloqué, c'en est fait d'Oribe et de Rosas. La démonstration seule des trois grandes nations produira un effet immense; la désertion commencera du camp d'Oribe pour Montevideo, de l'armée de son frère et d'Urquiza pour celle de Rivera, et de l'armée de Garzon et de Mancilla pour celle de Paz. Déjà ce dernier a pour lui une arme de sept mille hommes, les provinces de Corrientes, Santa-Fé, Tucuman, Salta, Santiago del Estero, Entre-Rios, Cordova; le colonel Peñalosa

vient de soulever la province de la Rioja ; et, quittant le Chili, leur lieu d'exil, les Argentins émigrés ont traversé la Bolivie, le général La Madrid à leur tête, pour se joindre à Paz, le vieux héros de l'indépendance américaine, le vainqueur de *los tres Arboles* et de *Caaguazu*. Rosas, si terrible quand on lui cède, tremble déjà devant les manifestations seules des provinces soulevées : la triple manifestation, anglaise, brésilienne et française, achèvera de le désespérer, et il viendra implorer, sur quelque navire étranger, un passage pour l'Angleterre, où il a placé, par prévoyance, plus de deux millions de piastres fortes.

Le général Oribe viendra le joindre : son séjour à Montevideo est impossible ; son parti, d'ailleurs, y est impuissant ; et la destinée la meilleure pour son chef sera l'exil.

Les deux hommes du Rio de la Plata seraient alors le général Paz et le général Rivera. Paz, homme modéré et ferme, ennemi des réactions, conciliateur sincère, administrateur consciencieux, la plus grande réputation militaire de l'Amérique du Sud, serait le président natu-

rel de la confédération Argentine; Rivera, l'homme *oriental* par excellence, vive et clémente nature, administrateur inhabile, facile et conciliant au pouvoir, maître passé dans l'art de la guerre vagabonde, serait le président naturel de la république de l'Uruguay. Il existe entre ces deux hommes une certaine jalousie, une ancienne et toujours nouvelle rivalité de gloire locale : cette jalousie, cette rivalité, dans les deux chefs de deux pays limitrophes, ne serait qu'une garantie de plus pour la conservation de leur intégrité territoriale. Il y a aussi entre les Argentins et les Orientaux des divergences notables; il y a, chez chacun de ces peuples, une manie réciproque de se déprécier, un orgueil du *moi*, qui, loin d'être nuisible à la constitution des deux nationalités, en prouve, au contraire, la nécessité, et en garantit la durée.

Ainsi, et seulement ainsi, grâce à cette intervention puissante, grâce surtout à cette admirable légion française, dont le dévouement tient du prodige, la confédération Argentine et la république de l'Uruguay, indépendantes l'une de l'autre, seront plus régulièrement

administrées ; les vastes *estancias* prospéreront en paix, et les troupeaux immenses se multiplieront. Qu'on songe aux productions et au commerce passé des deux États, qu'on étudie leurs rapports nécessaires avec le Paraguay, la Bolivie, le Pérou, le Chili ; qu'on les voie, par le Rio-Negro, l'Uruguay, le Parana, le Pilcomayo, le Vermejo, le Salado, communiquer avec ces grandes contrées ; qu'on mette, par la pensée, sur ces fleuves larges et profonds, des bateaux à vapeur, et on comprendra la révolution commerciale qui s'opérerait prochainement dans toute l'Amérique du Sud. Une partie des produits du Chili, du Pérou, de la Bolivie, parviendraient à Montevideo et à Buenos-Ayres par les affluents du Parana ; les importations européennes remonteraient ce même Parana, pour être vendues ou échangées dans ces contrées fécondes et neuves.

Par le Parana, le Paraguay, l'Uruguay, le Pilcomayo, le Salado, le Vermejo, le Rio-Negro, Montevideo et Buenos-Ayres recevraient : 1° *du Paraguay*, le coton, le sucre de cannes, la résine, la cannelle sauvage, la rhubarbe, la

vanille, la cochenille, la salsepareille, l'yerba-maté, les fourrures et le tabac; 2° *du Chili*, l'or, le cuivre, le fer, les bois odoriférants, la résine, la gomme, les peaux de lamas, de vigognes et de cygnes noirs, des fruits en abondance, l'huile, les olives, le soufre, le nitre, des chevaux élégants, du vin, des grains, le blé, le bois de santal, et le poivre ; 3° *du Pérou*, les étoffes de Quito, le quinquina de Caxamarca, l'huile de Lima, le sucre de Cusco, l'or de Carabaya, les toiles de Moxos, la noix muscade, la cannelle de la Montaña-Real, le café, le cacao des plaines de l'intérieur, le coton de Chillaos, la soie de Mojabamba, le lin et le chanvre de Moxos, la laine des vigognes, le piment, le quinquina ; enfin, *de la Bolivie,* le sucre, l'argent, l'étain, le plomb, le cuir, le blé, les fruits, et le vin de la province de Chicos.

Tel serait le développement commercial que hâterait, sur les rives du Rio de la Plata, l'intervention collective de la France, de l'Angleterre et du Brésil. Ces prévisions, espérons-le, ne seront pas trompées : Bientôt Montevideo et Buenos-Ayres donneront en spec-

tacle au monde, au lieu des luttes stériles de caserne qui les épuisent, une large et noble émulation dans les travaux utiles, une lutte intelligente et féconde dans le commerce et l'industrie. (1)

(1) Je termine cet opuscule en citant les noms honorables de deux hommes de bien qui se sont occupés des affaires de la Plata avec une conscience irréprochable et une rare abnégation : MM. Frédéric des Brosses et John Lelong.

DOCUMENTS.

DOCUMENT N° 1.

CIRCULAIRE.

Le Président légat de la République.

Quartier général, 1er avril 1843.

A M. le consul.

Le soussigné a appris avec peine que quelques étrangers résidant à Montevideo emploient *leur influence* pour attirer des partisans aux rebelles *sauvages unitaires*, et que d'autres prennent les armes en faveur de ces mêmes rebelles. Il est de notoriété publique que le soussigné a respecté les propriétés et les personnes des sujets des autres nations, parce qu'ainsi le lui ordonnent la civilisation, la justice et ses propres sentiments, tant que ceux-ci se sont renfermés dans le cercle qui

leur appartient ; mais les motifs ci-dessus le déterminent à opérer dans un sens entièrement contraire et avec vigueur contre ceux qui, oubliant leur position, la perdent, en prenant parti dans des affaires qui ne les regardent pas, soit qu'ils y soient poussés par leurs intérêts ou par tout autre motif. — En conséquence, le soussigné se voit dans l'obligation de déclarer à M. le consul qu'il ne respectera, *ni dans les biens, ni dans les personnes*, la qualité d'étrangers des sujets des autres nations qui prendront parti avec les infâmes rebelles *sauvages unitaires*, contre la cause des lois qu'il défend avec les forces qui lui obéissent, et que, dans ce cas, ils seront considérés comme rebelles *sauvages unitaires* et traités comme tels *sans aucune distinction*.

A ces causes, le soussigné, etc., etc., etc.

Signé, Manuel ORIBE.

Par ordre de S. E. :

Carlos VILLADEMOROS.

DOCUMENT N° 2.

Au brigadier général D. Manuel Oribe, commandant l'avant-garde de l'armée de la république Argentine.

Frégate de S. M. B. *Alfred*, devant Montevideo, 13 avril 1843.

Monsieur,

J'ai reçu votre note en réponse à la mienne du 9 courant, et l'ambiguité de vos explications fait que j'exige que vous retiriez celle adressée par vous au proconsul de Sa Majesté Britannique, avant que j'engage une correspondance ultérieure, relative à la garantie qui peut assurer la vie et les propriétés des Anglais.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble serviteur.

Signé, J.-B. Purvis, commodore.

DOCUMENT N° 3.

Au commodore Brown, chef de l'escadre argentine devant Montevideo.

Frégate de S. M. B. *Alfred*, devant Montevideo, 13 avril 1843.

Monsieur,

Je vous transmets copie de ma lettre d'aujourd'hui adressée au brigadier général Oribe, et, jusqu'à ce qu'il soit satisfait à ma demande, je ne permettrai pas à l'escadre argentine de changer de position ni de commettre aucun acte d'hostilité.

Je suis, monsieur, votre très-humble serviteur.

Signé, J.-B. Purvis, commodore.

DOCUMENT N° 4.

Au brigadier général D. Manuel Oribe, commandant l'avant-garde de l'armée de la république Argentine.

Frégate de S. M. B. *Alfred*, devant Montevideo, 15 avril 1843.

Monsieur,

J'ai reçu avec satisfaction votre communication du 14 courant. J'ai eu l'honneur de vous indiquer, par ma lettre du 13 courant, que je considérais l'explication contenue dans votre lettre du 11, relative à votre circulaire, comme très-ambiguë et très-peu satisfaisante, et que je désirais que ce document fût retiré.

Comme vous tenez à vouloir me faire accepter ces explications comme concluantes, il est de mon devoir de vous détromper, et de vous dire que l'honneur et la dignité du pavillon

britannique exigent que j'insiste pour que la circulaire et la lettre explicative soient retirées et qu'il soit donné assurance au proconsul général que la vie et les propriétés des Anglais seront respectées par les forces argentines tant par mer que par terre.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé. J.-B. Purvis, commodore.

N. B. La satisfaction demandée par le commodore Purvis fut accordée sans aucune restriction.



Paris. — Typographie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

Sous presse, du même Auteur.

La 2e édition du Rio de La Plata.

UN VOLUME DE POÉSIE.



Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

